

Conférence de Jean-Loïc Le Quellec :
Les anthropologues ont-ils mauvais genre?
Mythe et identités sexuées.



Le Lundi 27 mars 2017 à 10h / Espace Jean Jaurès à Arcueil.

Les anthropologues ont-ils mauvais genre? Mythe et identités sexuées.

Conférence de Jean-Loïc Le Quellec
Le Lundi 27 mars 2017 à 10h
à Espace Jean Jaurès à Arcueil.

Texte de la conférence

Cette conférence a été organisée par l'APAC,
Association Professionnelle des Artistes conteurs
<http://conteurspro.fr/>

Equipe organisatrice : Françoise Barret, Claire Péricard, Sonia Koskas

Transcription : Françoise Barret, Claire Péricard, Sonia Koskas, Florence Desnouveau,
Frida Morronne, Nathalie Delamarre, Catherine Zilliox

Relecture et mise en page : Françoise Barret, Sonia Koskas et Jean-Loïc Le Quellec

Jean-Loïc : Pour les gens qui ne me connaissent peut-être pas, je suis anthropologue, directeur de recherche au CNRS. Disons que je suis payé pour m'occuper d'art préhistorique. C'est ma spécialité, plus précisément l'art préhistorique en Afrique, surtout au Sahara. Ceci étant dit, je m'intéresse à l'art préhistorique parce qu'il est lié à des mythes et donc je m'intéresse depuis très longtemps à la mythologie en général et à la comparaison



entre les mythes: la mythologie comparée. Pour moi, tout cela est interconnecté. Je fais partie des gens qui ne font pas de différence entre mythe et conte, pour moi ce sont des récits. Le sens originel du mot mythe c'est de celui du grec «mythos» (prononcer "mutos"): « discours ». Donc, je pense que toutes ces images préhistoriques sont liées à des récits, disparus pour une bonne part; et une partie de mon travail actuel — vous avez pu le voir peut-être dans la revue *La Grande Oreille* où j'ai fait deux articles qui expliquent ma démarche en la simplifiant — consiste à voir si, à partir des mythes recueillis actuellement ou au XIX^{ème} siècle, on peut, en les comparant avec des techniques particulières, remonter dans le temps et retrouver leur histoire très ancienne, jusqu'au Paléolithique, à la préhistoire. J'ai pu démontrer que certains mythes encore racontés actuellement remontent au Paléolithique et, au moins pour certaines histoires, au moins à 30 000 ans, et pour d'autres au moins à 100 000 ans. Cela me plaît de montrer que certaines histoires encore racontées de nos jours, encore vivantes, sont racontées à peu près de la même manière, dans de nombreux pays, depuis 100 000 ans. Voilà mon travail.

Ce n'est pas pour cela que l'on m'a fait venir ici, mais pour parler d'une chose qui n'est pas vraiment mon domaine: « Quelle est la part de l'influence du genre, masculin/féminin, sur la mythologie, sur l'anthropologie en général, sur les collectes, sur tout ce qu'on peut savoir sur les mythes et les contes. »

Est-ce qu'il y a quelque chose d'intéressant là-dedans et quoi? Qu'est-ce qu'on peut en dire? Il va sortir cette année, aux éditions du CNRS, un dictionnaire que j'ai concocté avec Bernard Sergent, que certains connaissent peut-être — il est le spécialiste actuel des Indo-Européens en France. Au départ, c'est un helléniste mais il a élargi son champ d'intérêt jusqu'au monde indo-européen et notamment la mythologie indo-européenne. Nous avons fait un dictionnaire sur les mythologies du monde entier, un peu différent des autres. Dans un dictionnaire, si vous voulez avoir des renseignements sur Hermès, vous cherchez « Hermès » et vous aurez sa vie, son œuvre. Nous avons voulu faire autre chose. Notre dictionnaire a trois types d'entrées différentes: des entrées sur les grands mythes, présents sur au moins deux continents, par exemple « le déluge », « l'origine de l'homme », toutes ces grandes questions. On les raconte, on regarde où ils sont présents, où ils sont absents, sur quel continents, et on résume ce qu'on peut dire dessus.

Un autre type d'entrée se fait à partir des concepts : c'est-à-dire comment les

mythologues font pour étudier les mythes, sur quoi ils s'appuient, quels sont les concepts qu'ils utilisent. Un qui est très simple, que vous connaissez peut-être est l' « inversion ». Dans certains récits, si l'on élague un peu les détails, les noms des héros, des héroïnes, des dieux, etc., on remarque que c'est le même squelette, mais dans l'un des récits cela va se passer le jour, et dans l'autre ce sera pendant la nuit. L'inversion est l'un des concepts utilisés pour analyser les mythes.

Et puis un autre type d'entrée, qui nous intéresse pour aujourd'hui, ce sont les entrées qui concernent les mythologues, c'est-à-dire les gens qui ont travaillé sur les mythes et qui ont constitué la mythologie en tant que science. La mythologie est quelque chose de bizarre parce que ce mot est construit avec le terme grec « logos » qui signifie un discours rationnel, savant, argumenté, et « mythos », qui signifie aussi « discours. » Donc, la mythologie, c'est un discours sur un discours. Quand on emploie le terme, vous et moi, on pense à un corpus, c'est à dire un ensemble de textes, un ensemble de discours qui ont été mis par écrit, c'est pour cela qu'on les connaît, pour les mythes grecs par exemple. Mais la mythologie c'est aussi la science qui étudie ces discours. Ce terme est bizarre, car il désigne à la fois une science et son objet d'étude. Les mythologues sont donc les gens qui ont pris cet objet d'étude — les mythes, les récits sur le monde — pour voir ce qu'on peut en dire, à part que ce seraient des histoires « bizarres », ou plaisantes à entendre. On adore tous raconter des histoires et entendre des histoires bien racontées, vous savez ça évidemment. Mais que peut-on dire de ces histoires ?

Il y a de nombreux mythologues, dont certains très connus comme Lévi-Strauss, mais d'autres, comme Carl Von Sydow, sont totalement inconnus en France. Il a pourtant fait un travail capital. Il s'est intéressé à la façon dont les contes se transmettent: Est-ce qu'il y a des mécanismes, des règles? Comment les contes se diffusent ou pas? Comment meurent-ils, pourquoi cessent-ils d'être diffusés? Est-ce qu'ils changent quand ils sont diffusés? Carl Von Sydow a passé sa vie à étudier ça, et il est inconnu. Et combien d'autres sont dans son cas?

Il y a des centaines de mythologues qui ont des œuvres considérables et indispensables. C'est pour cela que, dans ce dictionnaire, nous avons absolument voulu avoir des entrées par « mythologues », pour diffuser un minimum de connaissances sur leur travail. Il y a parmi eux des gens qui ont eu des parcours de vie absolument incroyables. On résume leur biographie, et on dit ce qu'ils ont apporté à la mythologie comme science.

Ce dictionnaire doit paraître normalement en octobre de cette année.

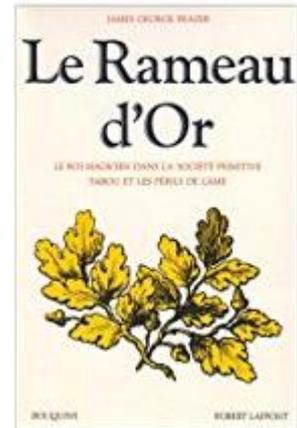
Où sont les femmes ?

Du coup, quand Françoise m'a posé la question de savoir si j'étais d'accord pour intervenir sur la question du thème « Genre et mythologie » et « Genre et anthropologie », la première chose que j'ai faite a été de prendre ce dictionnaire. D'ailleurs pourquoi fait-on un dictionnaire? Tout simplement pour fabriquer l'outil qui nous manque! Si vous voulez vous renseigner sur les questions que je me suis posées avant de venir: « *Quelle est la proportion de femmes parmi les mythologues?* » et « *Est-ce qu'il y a des femmes qui ont*



produit une œuvre intéressante qui contribue à la mythologie ?» comment faites-vous pour y répondre? Où est l'outil pour répondre à ces questions-là? C'est simple: il n'existe pas. Et c'est vrai pour mille autres questions de cet ordre : « *Quels sont les concepts qu'utilisent les mythologues?* »... Il n'y a pas d'outil. Donc, Bernard et moi, on s'est fabriqué nous-mêmes l'outil qui nous manquait, et je me suis naturellement référé à cet outil. Alors, vu du côté femmes, qu'y a-t-il dans ce dictionnaire ? En me posant à moi-même cette question, je me suis dit qu'on était peut-être passés à côté, car on n'y a pas réfléchi en le faisant. C'est vrai. Mais du coup, m'est apparue une deuxième question qui n'est pas du tout de l'ordre de la vérification des connaissances. Je vous ai demandé tout à l'heure qui connaît Claude Lévi-Strauss: vous le connaissez tous. Et si maintenant je vous demande qui connaît Dina Dreyfus? Personne! C'est une anthropologue. Elle a fait des enquêtes chez les Bororo et les Nambikwara, en Amérique du Sud, deux tribus amérindiennes célèbres depuis les travaux de Claude Lévi-Strauss. Mais Lévi-Strauss a notamment pris appui, pour *Tristes Tropiques* (au moins, et aussi pour toute une partie de son travail), sur le travail de terrain de Dina Dreyfus. Les Bororo et Nambikwara sont les deux terrains, comme on dit en anthropologie, où tous deux ont travaillé. Terrain, c'est-à-dire: l'endroit où réalisent leurs enquêtes les anthropologues qui vont loin de chez eux pour rencontrer une autre culture. Dina Dreyfus est devenue professeur d'anthropologie. Elle a été, je pense, la première professeure d'anthropologie au Brésil et en tout cas elle y a fondé la première société d'ethnologie de ce pays. Elle a initié tout un courant, etc., c'est donc quelqu'un d'important. Or il se trouve qu'elle est première épouse de Lévi-Strauss. Lévi-Strauss, dans *Tristes tropiques* et l'ensemble de son œuvre, doit la mentionner une fois, peut-être deux, alors qu'ils étaient tous les deux chez les Nambikwara et les Bororo. Le travail de terrain sur lequel s'appuie Lévi-Strauss est un travail de couple... et cela disparaît. Elle a disparu. Évidemment, il s'est remarié plusieurs fois, donc on peut comprendre qu'il y ait une question personnelle, mais quand même. Je me suis dit qu'on avait peut-être un petit problème.

Il y a un autre exemple qui m'est revenu à l'esprit à ce moment-là: celui de James Frazer, anthropologue anglais, l'un des fondateurs de la mythologie comme science, à cheval sur les XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Il a une œuvre considérable, gigantesque, à laquelle vous pouvez facilement avoir accès, car elle a été traduite et publiée en français, et c'est accessible en collection *Bouquin*, notamment: quatre volumes qui font chacun entre six-cents et presque mille pages : *Le Rameau d'Or*. Il y défend une thèse pour expliquer un motif mythique de la mythologie, disons romaine. Il essaie de l'expliquer par un comparatif avec d'autres cultures du monde. Il compare avec d'autres contenus, d'autres traditions, des façons de faire.... Ses idées de base sur la mythologie, la religion, la magie, ne tiennent plus trop la route aujourd'hui, mais l'œuvre reste et tient la place d'une bibliothèque entière parce qu'il y a des milliers et des milliers de contes là-dedans, de récits, de traditions; c'est incroyable, absolument fascinant, une œuvre colossale d'érudition. Il a fait d'autres travaux que vous pouvez trouver notamment sur le site de la BNF, *Gallica.fr*. Il y a aussi son livre sur *Le Folklore dans l'Ancien Testament*, où, pour chaque verset de la création du monde selon la *Genèse*, il a cherché dans le monde entier s'il y avait des traditions comparables. Est-ce simplement dans la *Genèse* ou en Afrique, en Amérique du Sud, en Australie, partout dans le monde, est-ce qu'il y a des récits comparables et qu'est-ce que ça peut nous dire? C'est une bibliothèque de contes, une espèce d'énorme anthologie. Ensuite vous acceptez son propos ou pas, mais pour des conteurs ou des gens qui s'intéressent au conte, c'est extrêmement utile.



Maintenant vous me voyez venir, si je vous dis: qui connaît Lily Grove? Sa femme. Il se trouve que c'était une anthropologue. Elle est née la même année que lui, en 1841. Elle a fait le premier ouvrage de synthèse sur la danse populaire, traditionnelle, dans le monde entier, que vous pouvez aussi trouver en téléchargement libre sur un autre site qui s'appelle *archive.org* (un endroit très précieux pour trouver des livres rares). C'est un livre formidable. Il y a d'autres gens qui se sont intéressés ensuite à la danse traditionnelle, pas simplement les mouvements ou la musique, mais tout ce qu'il y a autour de la danse: pourquoi on danse? Qu'est-ce que cela veut dire dans les rapports avec la mythologie, les visions du monde, etc. Le livre de Lily Grove est toujours cité. Et puis, elle s'est mariée avec James Frazer et on n'a plus jamais entendu parler d'elle, mais c'est elle qui a fait connaître Frazer au monde entier : la première édition du *Rameau d'Or* était à compte d'auteur, pratiquement personne ne connaissait ce livre. C'est elle qui a dit: «C'est un truc génial, il faut le faire connaître!». Elle était alsacienne, c'est elle qui a traduit l'œuvre de Frazer en Français, et c'est elle qui a fait connaître en France l'œuvre de son mari. Elle a passé toute sa vie à collaborer au travail de Frazer, pour une partie de la documentation et aussi pour faire la dactylo. Comme beaucoup d'épouses.

Quand vous voyez les petites notes, par exemple chez Dumézil que vous connaissez aussi, vous pouvez découvrir que c'est sa femme qui a tout tapé à la machine. Mais lui, Dumézil

au moins, il le dit, il le reconnaît. Alors que pour plein d'autres, c'est absolument inconnu. Et pour Frazer, c'est inconnu. Ce qui me sidère, c'est qu'à la fin de sa vie, Frazer est devenu aveugle, donc il ne pouvait plus écrire : il a dicté ses derniers livres. Puis, il a vieilli, ne pouvait plus se déplacer. Il est passé dans ma région, en Vendée, et c'est son épouse qui servait d'interprète. Elle a vraiment tout le temps été avec lui et elle a énormément contribué à son travail. Et puis il est mort et elle est morte quatre heures après... Les biographes de Frazer disent – il n'y a pas de biographe de Lily Grove, mais il y a plusieurs biographes de Frazer - «Lily Groves est morte quatre heures après James Frazer, son œuvre accomplie.»

Françoise : Son œuvre étant de s'occuper du mari...



Jean-Loïc Le Quellec : Voilà! Avec ces deux exemples, on voit tout de suite qu'il y a un problème à la source; un problème d'invisibilisation d'une part féminine de la constitution de la mythologie comme science. Là où la partie est visible, c'est peut-être pour la partie collective. Beaucoup de collectes de tradition orale de contes et de mythes ont été faites par des femmes qui ont fait des livres et ont signé leurs collectes. Là, on a une part visible, mais même ainsi on a des problèmes. Vous connaissez Denise Paulme ? Les conteurs généralement la connaissent parce que c'est une africaniste qui a publié plusieurs travaux sur les contes: des articles et au moins deux livres qui traitent des contes dont un qui est bien connu *La mère dévorante*. Elle prend toute une série de variantes d'un conte, elle en réunit le plus grand nombre possible et elle essaie de voir qu'est-ce que le conte peut dire.

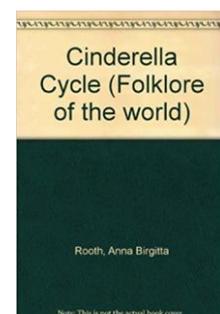
Vous savez : c'est l'histoire de gens qui ont une plantation. Dans la plantation il y a des Calebasses et puis il y a un petit enfant, une petite fille, un petit garçon ou les deux qui vont tous les jours voir si les Calebasses poussent bien. Effectivement, elles poussent bien, mais il y a une Calebasse qui grossit beaucoup plus que les autres, à toute vitesse. Elle grossit, grossit, grossit, incroyable, vraiment. Ils disent à leurs parents: «Dis donc, y'a une Calebasse, oh là, là, elle devient énorme.» Les parents répondent: «Oui, bon d'accord...». Les gamins y retournent tous les jours. Les parents laissent courir. Et puis, à un moment donné, il y a un petit gamin qui dit: «Oh ben dis donc, la Calebasse toi, qu'est-ce que tu deviens grosse !» Et la Calebasse lui répond. Le gamin retourne à la maison: «La Calebasse est un peu bizarre : quand on lui dit quelque chose, elle répond !» Les parents n'y prêtent

pas attention. Le gamin continue et puis, selon les variantes — pour vérifier qu’une Calebasse est mûre, on prend un couteau, on le tient par la lame, puis avec le manche on tape dessus. Grâce au son, on devine comment est l’intérieur — donc ils font cela et la Calebasse dit: «Si tu continues à me frapper, moi je vais te frapper aussi!». Les enfants commencent à avoir peur, donc ils vont le dire aux parents qui n’y prêtent toujours pas attention. Bref, au bout d’un moment quand les gamins viennent une nouvelle fois la voir, la Calebasse est devenue énorme. Elle se détache elle-même spontanément de sa tige. Elle se met à rouler vers les gamins et les dévore. Elle continue à rouler. Elle va au village, elle dévore les parents; elle dévore la case des parents; elle dévore les cases d’à côté; elle dévore tout le village; elle dévore les animaux; elle dévore les villages d’à côté. Elle continue à rouler comme ça et elle se met à dévorer le monde, jusqu’à ce qu’un bélier arrive, la frappe de ses cornes et fasse éclater la Calebasse, alors les gens ressortent.



Donc, pourquoi cette histoire? Qu’est-ce que cette histoire nous dit ? Denise Paulme répond. À mon sens, elle se trompe dans sa réponse, on pourra en reparler si vous voulez. Mais c’est très intéressant, c’est une des grandes monographies de contes : prendre le plus de versions possibles au lieu de s’attacher à une version, ce qui peut être intéressant aussi. Mais en prenant le plus de versions possibles, on peut arriver à des conclusions différentes.

Lévi-Strauss disait que un conte ou un mythe c’est l’ensemble de ses versions, ce n’est pas une version particulière qui sera meilleure que les autres. Elle peut nous plaire davantage, mais elle n’est pas, dans l’absolu, meilleure que les autres. C’est l’ensemble des versions qui constitue l’histoire qui n’existe pas dans la réalité. Elle est simplement matérialisée par les conteurs quand ils la disent. Elle est matérialisée à chaque fois différemment. L’histoire elle-même est quelque part dans l’ensemble de toutes ces mémoires, toutes ces conteries, et c’est cela qu’il faudrait pouvoir regarder. Denise Paulme, c’est ce qu’elle fait. Pour information, la première monographie de contes de toute l’histoire de la recherche c’est une femme qui l’a faite : Marianne Cox, elle l’a faite au XIX^{ème} siècle, sur Cendrillon. Elle a collecté 350 versions différentes de Cendrillon du monde entier pour essayer de voir ce qu’on peut dire de cette histoire. D’où vient l’histoire de Cendrillon? Est-ce qu’elle a été inventée quelque part et a été diffusée? On la trouve en plein d’endroits, mais Marianne Cox, personne ne la connaît.



Et Anna Birgitta Rooth ? Elle, c’est la deuxième à étudier Cendrillon. Elle a complété la monographie de Marianne Cox en étudiant plus de 700 versions de Cendrillon. Et qui la connaît?

À la naissance de l’ethnologie française, il y a la mission « mission Dakar – Djibouti » Et qui ne connaît pas Michel Leiris? Il est connu comme poète et écrivain, mais il était

anthropologue. Il a participé à cette fameuse « Mission Dakar – Djibouti » organisée au temps des colonies sur une décision du gouvernement, donc officiellement. C'était une mission paramilitaire, coloniale en tout cas. Il s'agissait d'une mission de documentation de l'Afrique occidentale française, appellation de l'époque, jusqu'à Djibouti, à l'époque autre colonie française. Ils sont partis de Dakar à pied, jusqu'à Djibouti pour documenter et collecter — comprendre: *voler* — de la documentation sur les peuples rencontrés afin de nourrir, notamment, les collections du musée de l'Homme, qui sont maintenant au musée du Quai Branly, qui les a volées au musée de l'Homme... C'est la naissance de l'anthropologie française, de l'ethnologie française... C'est la première mission française *officielle* d'un groupe de gens qui partent pour collecter tout ce qu'ils peuvent sur des populations vivant loin de chez eux. C'était une ethnologie militaire, c'est-à-dire que l'on partait du principe que les gens qui étaient rencontrés avaient des informations (les mythologies, les contes, font parties des informations) que ces gens détiennent et qu'il faut les collecter, de gré ou de force, avec des pressions parfois physiques sur les gens pour obtenir les contes et les traditions. Lisez *L'Afrique fantôme*, dans la collection *Quarto*. Leiris, au retour de la mission, a publié son journal. Cela a fait un scandale, parce que lui a été honnête, il a raconté ce qui s'est vraiment passé pendant la mission.

Du côté de Marcel Griaule, qui était le chef de la mission, vous avez un livre que beaucoup d'entre vous connaissent: *Dieu d'eau, Entretiens avec Ogotoméli*. Dans ce livre, il raconte son initiation à la mythologie dogon. Il raconte qu'un jour, un vieil aveugle qui vivait dans une case isolée, le surveillait et l'observait, tout en étant aveugle mais par des intermédiaires,. Il l'observait depuis le début et il a jugé qu'il était digne d'être initié. Il l'a fait venir et en trente-trois jours, il lui a délivré l'ensemble du savoir dogon, la grande mythologie dogon. Le livre raconte: premier jour, deuxième jour, troisième jour... L'idée de Griaule, c'était de démontrer à l'Occident que l'Afrique en général, les Africains, avaient une mythologie digne, comparable, aussi grandiose, aussi respectable et complexe que la mythologie grecque. Vous pouvez lire *Dieu d'eau*, c'est un livre passionnant, mais il faut le lire comme un roman. Depuis, on sait que c'est presque complètement inventé; ce n'est pas Griaule qui l'a inventé, mais c'est tous les deux, Griaule et Ogotoméli, en discutant. Griaule a orienté la discussion. Tout ce que vous avez pu lire sur la mythologie dogon est génial, passionnant, mais cela n'a pas grand-chose à voir avec la vraie mythologie dogon. Pareil pour Germaine Dieterlen, etc. Si je vous raconte cela, c'est parce que Leiris a raconté l'autre aspect, le quotidien, ce qui se passait tous les jours. *Le péché originel de l'ethnologie française* : il raconte comment ils ont volé un objet sacré qui se trouvait dans une case où les gens leur avaient dit en gros: « Là il y a un quelque chose, les femmes et les enfants n'ont pas le droit de le voir, sous peine de mort, c'est l'objet le plus sacré dans notre culture et vous évidemment, vous n'avez pas le droit de le voir. Ne peuvent le voir que des gens initiés au dernier stade de l'initiation, mais nous-mêmes, nous n'avons pas le droit de le voir.» Donc une nuit, la veille de leur départ, Griaule et Leiris ont été en cachette dans la case où il y avait cet objet. Ils l'ont volé en le cachant sous leurs vêtements. Il s'agissait d'une petite statuette et ils sont partis avant l'aube. Cet objet s'est

trouvé exposé au musée de l'Homme. Il est maintenant exposé au musée du Quai Branly, qui ne vous dit pas un mot sur cette histoire. C'est ainsi qu'est née l'ethnologie française, que Jean Rouch a dénommée: *L'ethnologie militaire*.

La deuxième mission a intégré plus de participants, dont deux femmes, Denise Paulme et Deborah Lifchitz. Je vous recommande un tout petit livre très vite lu, téléchargeable gratuitement sur internet, qui s'appelle *Celles qui passent sans se rallier* de Marianne Lemaire, anthropologue actuelle. Elle raconte, vu du côté de ces deux femmes, un autre côté des missions.

(ce livre peut se télécharger à cette adresse:

<http://www.berose.fr/?Celles-qui-passent-sans-se-rallier-La-mission-Paulme-Lifchitz-janvier-octobre/>)

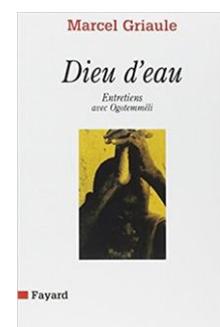
C'est absolument passionnant car les archives de la mission Dakar-Djibouti sont ouvertes depuis assez peu de temps et on a les correspondances, les carnets de notes, les carnets de terrain, etc. On découvre, par exemple, que Griaule avait engagé Denise Paulme et Deborah Lifchitz pour essayer d'avoir des informations sur les traditions féminines particulières aux Dogons. Il faut des femmes pour cela, car forcément ces traditions ne sont pas racontées aux hommes. Denise Paulme et Deborah Lifchitz racontent un peu leur vie quotidienne, mais n'ont pas publié de mémoires ou de livres à ce sujet.

Je fais une incise, mais les productions des hommes explorateurs, anthropologues ou ethnologues —à leur retour d'Afrique, d'Australie, de Papouasie ou d'Amérique du Sud — sont des articles ou des livres scientifiques publiés par des éditions universitaires ou dans des revues savantes et spécialisées mais aussi des livres grand public.

Par exemple: Griaule a donc publié *Dieu d'eau, entretien avec Ogotoméli* (Paris, Editions Du Chêne, 1948) qui fut un bestseller. Avant, il avait été en Éthiopie et avait publié un autre livre maintenant oublié, *Les Flambeurs d'hommes* (Éditions Prix Gringoire 1934) qui décrit notamment un rituel de sacrifice humain absolument horrible.

Et tous ces livres d'explorateurs ont en commun de vulgariser deux ou trois des choses récoltées, mais le fond de l'histoire c'est plutôt du genre: « Je reviens d'un endroit très difficile, j'ai failli mourir dix fois, de soif, de faim, je m'en suis sorti de justesse avec les scorpions, les serpents, les cannibales, etc. » Tout ce que vous pouvez imaginer dans l'imagerie du genre. Et de conclure: « JE suis un grand explorateur car JE reviens de très loin dans tous les sens du terme et JE suis un héros !»

Or dans pratiquement toutes les productions des femmes, comme Denise Paulme, Deborah Lifchitz, que ce soient des livres savants ou grand public comme des recueils de contes accessibles à tout le monde, il n'y a jamais, même dans les préfaces: « Ah! Les scorpions, les serpents, les boas, etc. » C'est quand même très étonnant ou tout au moins



intéressant. Denise Paulme raconte qu'elle est embauchée pour étudier le côté féminin des Dogons, et que, dès qu'elle arrive là-bas, elle essaye de faire ce travail.

Il y a un double discours de la part de Griaule. Selon à qui il s'adresse, par exemple aux journalistes: « Cette fois-ci nous avons décidé de travailler sur les traditions féminines, car il y a des spécificités et on a deux très bonnes spécialistes qui se chargent de cela. » Et quand il écrit à des collègues il dit: « Il y a deux filles qui vont faire les petits travaux. » Il parle de « petits esprits » en parlant d'elles... Elles se trouvent dans ce contexte et se rendent très vite compte qu'il y a un problème. Elles essayent de faire leur travail, mais elles prennent très vite leurs distances par rapport aux techniques d'enquête, du contact avec les gens. Ce sont les premiers travaux d'ethnologue du côté français, donc il n'y a aucune réflexion préalable, tout se fait au fur et à mesure. Elles enquêtent auprès des femmes mais elles ne parlent pas la langue, elles ont des interprètes masculins qui n'en pensent pas moins sur toutes ces histoires de Blancs mais qui collaborent car ils ne peuvent pas faire autrement, ou parce qu'il y a un intérêt financier. Les colons ont instauré des impôts et des taxes à payer, et l'ethnologue leur permet de gagner de l'argent. Ils viennent donc vendre des petites statuettes, et veulent bien raconter ce que l'autre veut entendre... du moment qu'il paie.

Denise Paulme et Deborah Lifchitz découvrent tout cela, et ne l'apprécient pas. Elles finissent par dire, au fur à mesure de leurs lettres: « On ne travaille plus, on passe la journée sous un arbre à discuter avec les villageois. » Elles inventent ainsi ce que l'on a appelé par la suite l'« ethnologie participante », c'est à dire: « Faisons donc, connaissance avant commencer par dire tout de suite aux gens: racontez-nous vos contes. »

Puis Griaule s'en va. C'est systématique : les chefs de missions masculins viennent, organisent, mettent en relation les uns et les autres et au bout de trois mois ou six mois s'en vont. Généralement les femmes restent beaucoup plus longtemps que les hommes. Il y a des raisons non dites que l'on peut imaginer, notamment qu'il faut qu'elles fassent leurs preuves, et, pour schématiser, qu'à résultat égal, il faut qu'elles travaillent plus. [Rires]

Elles le disent clairement dans le livre *Celles qui passent sans se rallier*, un très beau titre. Elles sont restées plus longtemps, donc ont eu un contact différent. Elles procèdent autrement, mais ne trouvent rien de particulier par rapport à ce qu'on leur avait demandé, et concluent que finalement il n'y a pas de spécificité féminine.

Deborah Lipchitz était une linguiste. Depuis toute petite, elle parlait trois, quatre langues. La première chose qu'elle a faite dans cette mission, c'est d'apprendre la langue, chose que Griaule et Germaine Dieterlen n'ont pas faite. Presque toute la littérature popularisée que vous pouvez voir ou lire sur les Dogons a été faite par des gens qui ne parlaient pas la langue et qui avaient des interprètes.

Germaine Dieterlen, est une grande bourgeoise, morte en 1999, qui a commencé à faire de l'ethnologie sur la trace de Griaule et est devenue une référence incontournable sur

les Dogons et les Bambaras au Mali. Sur ce monde-là, il y a eu Griaule, Germaine Dieterlen et Jean Rouch. Germaine Dieterlen menait ses enquêtes de terrain dans sa tente avec ses couverts en argent, sa petite table, et elle faisait venir les informateurs de telle heure à telle heure, un par un, et leur soumettait un questionnaire pendant des heures. Elle posait ses questions et notait leurs réponses à l'aide d'un traducteur. C'était le début de l'ethnologie scientifique, certes, mais cela jette tout de même une petite ombre sur la validité des résultats.

Plus tard, il y a eu d'autres ethnologues, hommes et femmes, qui sont partis chez les Dogons et qui n'ont pas retrouvé grand chose de ce que l'on peut lire sur la mythologie des Dogons, comme par exemple les compagnons de Sirius.

Il y a une immense littérature là-dessus mais ça relève de l'invention.

Hélène Loup : Même les astrophysiciens en parlent avec un sacré sourire.

Jean-Loïc : Forcément, c'est très intéressant mais tout simplement impossible.

Claire : Pourquoi ils ont eu ce besoin d'inventer?

Jean-Loïc : Ce n'était pas du tout machiavélique et concerté. Il y a un anthropologue flamand, le premier à y être retourné, qui s'est dit que cette mythologie incroyablement complexe lui donnait envie d'en savoir un peu plus. Il a séjourné très longtemps et n'a rien retrouvé. Sa conclusion est que Griaule et Ogotoméli — qui était un intellectuel dogon — sont partis dans une « folie à deux ». Griaule posait des questions à Ogotoméli, un homme de l'oralité bien sûr qui réfléchissait beaucoup à sa culture et la connaissait bien, mais qui a répondu en étant orienté par les questions de Griaule. Et les réponses ont orienté d'autres questions, si bien qu'à eux deux, ils ont construit de bonne foi une mythologie incroyablement complexe qui répondait tout à fait à l'envie de Griaule de montrer à l'Occident que les Africains que l'on méprisait alors, que l'on prenait pour des ânes, ont une mythologie plus complexe encore que celle des Grecs. C'était là son propos de fond, et il n'agissait pas du tout dans l'intention de tromper.



Denise Paulme et Deborah Lifchitz, en restant plus longtemps, en sympathisant avec les gens, en apprenant la langue, ont fini par comprendre qu'aux yeux des femmes dogons, elles n'étaient pas perçues comme « égales » mais comme des espèces « d'hommes/femmes ». Elles étaient habillées comme les hommes, chapeau colonial et shorts blancs dans la tenue du colon unisexe, elles montaient à cheval et posaient les mêmes questions que les hommes. Dans le village circulait: « Il y a des blancs qui viennent

poser des questions bizarres, qui veulent savoir telle ou telle chose. » Elles ont fini par comprendre qu'elles n'avaient aucune chance de découvrir des traditions cachées et que pour approcher les traditions féminines locales, il ne suffit pas de dire: « On prend des femmes pour parler avec les femmes. »

Dans ce livre, il y a d'autres histoires passionnantes, comme leurs histoires de vies. Deborah Lifchitz était juive, a été dénoncée et arrêtée pour activités séditeuses. Elle a publié très peu d'articles et le dernier qu'elle a rédigé pour le *Journal de la Société des Africanistes* — le journal en français des savants sur l'Afrique — a été refusé en 1941 par Griaule, au prétexte qu'il était écrit par une Juive. Michel Leiris l'a cachée et, avec Denise Paulme, a fait des pieds et des mains pour l'innocenter. Elle a fini par l'être le jour même où elle a été emmenée à Drancy. Ils n'ont rien pu faire et elle a été gazée...

Petites et grandes histoires de l'anthropologie et de la mythologie

On ne dit plus « sociétés primitives » mais « premières », maintenant, mais c'est blanc bonnet/bonnet blanc. Le *Musée du Quai Branly* s'appelait *Musée des Arts Premiers* et comme il a eu honte du nom qu'il s'était donné, il s'appelle maintenant *Musée du Quai Branly* ou *Musée Jacques Chirac*. Avec l'intention de rompre avec la tradition coloniale du *Musée de l'Homme*. Mais au lieu d'aller de l'avant, avec ce *Musée du Quai Branly* on est retourné un siècle en arrière.

C'est un point important, cette histoire des anthropologues masculins et de l'accès au monde des femmes. Si vous lisez la littérature ethnographique, vous verrez que c'est un lieu commun de dire que dans de nombreuses sociétés africaines, australiennes, il n'y a que les traditions masculines, notamment les cérémonies de masques, qui comptent. On a tous lu ou pensé que les masques «c'est Africain ».

Pourtant, en France par exemple, il y a une très vieille tradition de masques, au sens mascarade. Car le masque, ce n'est pas ce que l'on voit dans les musées, l'objet que l'on se met sur la figure: il y a plein de masques qui se mettent sur la tête par exemple. Surtout, ce n'est pas l'objet seul qui compte, mais tout ce qui va avec: ce qui cache l'ensemble du corps, les danses, les luttes et ce que l'on appelle « la sortie des masques » qui est tout un monde. L'objet qui nous reste provoque une vision complètement fautive de ce qu'est le masque: c'est le squelette, le cadavre d'une tradition qui, quand elle est vivante, est infiniment plus riche. Tout comme les « anthologies de contes » sont, elles aussi, des recueils de cadavres ! [*Rires*]

L'écrit est le cadavre de la parole. Tout cela n'a de sens que si l'on ressuscite les cadavres. L'idée répandue est qu'il y a un secret derrière les masques — des objets ordinaires en bois, en paille, en raphia, en tissu, fabriqués par les hommes — mais ce sont des objets réputés *acheiropoïètes*. On reconnaît dans ce mot *-poïète*, la poésie, la création, et *-cheiro-*, la main (voyez chirurgie, chiropracteur, chiromancie). Au début du mot, « a- » est un privatif — l'aphone c'est celui qui ne parle pas — donc « *acheiropoïète* », cela désigne des objets « non créés de mains d'homme ».



À l'origine, c'est un mot qui désigne les icônes dans la tradition orthodoxe. Car l'icône est une image qui s'est faite toute seule, comme le voile de Véronique qui a gardé l'image du Christ ou le Saint Suaire, ce sont des images considérées comme autoproduites. Les traditions de masques, en Afrique particulièrement, sont réputées *acheiropoïètes*. Les non-initiés sont supposés croire que les masques ne sont pas fabriqués par des artisans. Ces objets apparaissent donc comme quelque chose de surnaturel. Il ne faut pas que les gens sachent que « le secret des secrets » est que ce sont les hommes qui les fabriquent. Donc, on cache ce secret aux enfants jusqu'à l'adolescence, et on le cache aussi aux femmes. On raconte uniquement aux initiés des mythes sur l'histoire de l'origine des masques ou de la danse des masques. Si une femme, découvre cette histoire, elle est mise à mort — du moins le dit-on.

Claire Péricard: Alors tout le monde fait semblant de ne pas savoir?

Jean- Loïc: Évidemment, dans toutes les cultures il y a ce que l'on dit et ce que l'on fait! L'inceste est prohibé dans notre culture, et nous sommes monogames, n'est-ce pas!
[Rires]

On est dans ce cas-là : il y a ce qui est dit, ce qui est cru apparemment, ce que Griaule recueille. Et en réalité, c'est un peu différent, mais comment connaître la réalité? Á ma connaissance, pour la mise à mort de quelqu'un qui aurait trahi le secret des masques, il n'existe aucune attestation au monde d'un tel acte. On le dit, mais peut-être cela n'a jamais été accompli. Comme dans toutes les cultures, on raconte que certaines choses ont été réalisées, alors que ce sont des mythes contemporains.

Les anthropologues femmes

J'ai une liste d'anthropologues femmes presque interminable. Il y en a que vous connaissez, mais il y a aussi plein d'autres noms que vous ignorez probablement, comme celui de Katharine Berndt. Pourquoi ?

Par exemple, pour l'Australie, de très nombreuses traditions des Aborigènes australiens ont été recueillies par des hommes au XIX^{ème} siècle, comme Elkin, Stehlow... C'est une énorme masse documentaire qui ne parle que d'un seul côté du monde. Il y a des tas de volumes de mythes aborigènes collectés, connus, traduits, documentés, etc. Mythes transmis par les hommes, tabous pour les femmes qui n'y ont pas accès, et comme pour les masques en Afrique, on dit que ce serait terrible pour elles...

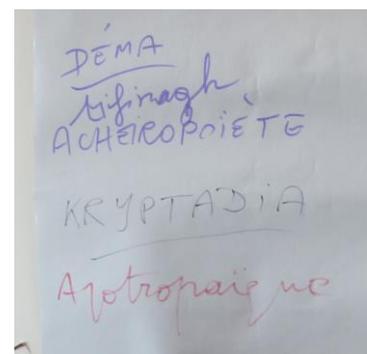
Jusqu'à ce que Katharine Berndt accompagne son mari Ronald dans ses enquêtes.

Tous les deux ont été dans de nombreuses tribus aborigènes pour en faire l'ethnologie. Ils ont procédé comme font les ethnologues qui vont dans un endroit lointain: on ne connaît pas la langue, on ne connaît pas les gens et c'est réciproque, donc il faut se faire adopter. Généralement, il y a une période d'observation jusqu'à ce que quelqu'un de la tribu dise: « Celui-là a l'air complètement perdu, on va le mettre dans la famille d'Untel, sinon il va crever de faim; il ne sait même pas chasser, il ne sait pas se préparer à manger, il est comme un gamin, il faut tout lui apprendre! » L'ethnologue doit se faire adopter en espérant que cela va marcher, et là commence le travail. Pour le couple Berndt, Ronald a été adopté par des hommes et Katharine par des femmes. Et grâce à eux, on a eu accès à un très riche ensemble de mythes. Avant eux, personne n'avait soupçonné qu'il y avait tout un monde de mythes propres aux femmes et raconté aux femmes. On l'a su par Katharine Berndt dans les années 1970/80. Et encore mieux: les femmes disent la même chose que les hommes, mais à propos des mythes féminins: il est hors de question que des hommes puissent les connaître! S'ils avaient accès à ce type de secret, ce serait absolument terrible et insupportable.

Avec Griaule, avec le vol de l'objet le plus sacré chez les villageois qui l'accueillaient, on était dans « le péché originel de l'ethnologie française ». Or il y a aussi une espèce de « péché originel » du recueil des mythes et des traditions, de l'anthropologie au sens large. Les ethnologues masculins, de plus missionnaires ou militaires, endossant des rôles et des types de personnages limitant sérieusement les possibilités de communication, font que l'on a une documentation extrêmement biaisée. On a depuis très longtemps une partie des traditions, mais il nous manque le plus souvent la partie féminine pour énormément de populations du monde.

Les kryptadia

Savez-vous ce que sont les *kryptadia*? Le « y » se prononce « u ». *Kryptos* a donné crypte en français, c'est « ce qui est en-dessous », caché. Les *kryptadia* cela veut dire en grec « les choses cachées ». Les ethnologues français — masculins — du dix-neuvième siècle et du début du vingtième, comme Sébillot, Cosquin, etc., ont publié des tas de recueils de



contes et de traditions, mais ils n'ont pas publié tout ce qu'ils ont recueillis, car ils ont décidé que certaines choses étaient impubliables, à ne pas mettre dans toutes les mains. Dans le volume que voici, il y a un petit mot qui explique cela, c'est le mot de l'éditeur, et je vous le lis:

« Ce recueil est consacré aux documents d'ethnographie, de folklore, de linguistique, usages, rites, croyances, contes, chansons, devinettes, etc. que leur *caractère spécial* ne permet pas de publier dans les recueils destinés au grand public. Quoique ces documents ou ces études aient leur intérêt ou leur importance pour l'ethnographie, la mythographie, l'histoire littéraire, la linguistique et même la psychologie. » (mis en italique par nous)

Un groupe de collecteurs a donc publié une série de livres rarissimes tirés, par exemple pour ce volume numéroté 11, à 165 exemplaires numérotés à la main. Ces volumes forment les *kryptadia*, qui forment le recueil des « choses cachées » par les collecteurs. En France, ce sont tous les récits scatologiques et érotiques... Ce volume est un des deux volumes sur les contes picards. Sachez que cela existe, sachez qu'il y a des « choses cachées », qui sont moins cachées maintenant, mais je ne sais pas si on peut trouver la collection complète. Personnellement je les avais achetés à prix d'or, mais je pense qu'on peut maintenant en télécharger certains sur *Gallica* en accès libre (*Vérifié : c'est possible NDLR*). En tous cas en bibliothèques, à la Bibliothèque Nationale, ils y sont.

Claire : Il y a des droits d'auteurs pour les raconter...

Jean-Loïc : Non, c'est de la tradition orale, c'est des contes populaires.

Frida : Les blagues que les enfants se racontent qui sont toujours les mêmes, transmises de génération en génération qu'on trouve dans tous les pays qui ont un peu ce caractère-là, scatologique, sexuel...

Jean-Loïc : Là ce n'est pas enfantin, cela a été recueilli auprès d'adultes. Ce sont des contes, des contes licencieux dans les appellatifs que l'on donne aux contes, avec un langage cru, où l'on appelle un chat un chat.

Claire : Est-ce que tu penses que c'est lié aux femmes ?

Jean-Loïc: Pas spécialement. À cette époque, les collecteurs n'indiquent pas toujours le nom de la source, donc on ne sait pas bien si c'est un homme ou une femme qui racontait. Ce que je voulais vous dire c'est que, y compris pour ce qui est de notre tradition (évidemment c'est plus difficile quand on parle des Aborigènes), le collectage est médiatisé par des publications. Dans notre tradition, auprès des conteurs qui content déjà depuis un certain temps, il y a des choses cachées qui font que nous avons une vision faussée de l'ensemble de la tradition orale. Dans le folklore enfantin, il y a les publications de Claude Gaignebet, mais c'est une grosse exception (*Le folklore obscène des enfants* NDLR). Ce livre n'a d'ailleurs pas spécialement boosté sa carrière...



Sonia : Est-ce que cette autocensure ne vient pas du fait qu'il pouvait y avoir des risques pour eux ?

Jean-Loïc : Il y a un peu la même chose pour les langues, on s'éloigne un peu du sujet mais pas tant que ça. Je me suis amusé à regarder les préfaces des dictionnaires de patois depuis qu'ils existent, notamment pour ma région mais pas seulement. Ce sont des dictionnaires qui sont faits par des érudits locaux, le curé ou le nobliau qui, pour meubler ses loisirs, fait un peu de recherche, d'archéologie, etc. ou l'avocat, le toubib, l'institut, des personnes qui ont un statut d'intellectuels, et qui sont en distance avec les gens qui content ces histoires ou qui parlent patois. J'emploie le mot patois mais évidemment ce sont des langues: patois, c'est méprisant, cela vient de « patte ». Mais ce sont des langues, des langues locales.

Tous ces dictionnaires commencent par un propos du genre: « J'ai fait ce dictionnaire parce que le patois n'est plus parlé que par quelques vieilles femmes, et il va disparaître » – en 1847 pour le premier dictionnaire de ce type en Vendée – « Ça va disparaître... J'ai voulu sauver ce parler certes un peu rustre et un peu cru, mais tellement poétique... » Cela apparaît sous diverses formulations, mais c'est toujours un peu ça. (Je ne connais pas de ces dictionnaires faits par des femmes d'ailleurs.) Trente ans après, vous en avez un autre qui publie, pour la même langue, un autre dictionnaire en disant: « C'est un sujet un peu vulgaire » — un des synonymes de patois c'est la langue vulgaire, au sens *vulgus* = du

peuple, mais vulgaire cela a aussi un autre sens — « c'est un peu vulgaire, mais je m'y suis intéressé parce que cela n'est plus parlé que par quelques vieilles femmes au coin de la cheminée donc ça va disparaître, alors j'ai pensé utile à la science de recueillir ces restes d'un temps passé... » Et trente ans plus tard, un autre va écrire la même chose... et encore aujourd'hui des gens disent: « Ah, je fais un dictionnaire de patois parce que ça va se perdre, il n'y a plus que quelques vieilles femmes... »

Claire : Elles ont immortalisées les vieilles femmes!

Jean-Loïc: Il ressort de cela l'image que, par définition, le patois est quelque chose de parlé par des vieilles femmes et en train de disparaître. Et la raison se comprend facilement: les gens s'intéressent au patois et font ces dictionnaires parce que ça représente leur jeunesse! Quand ils étaient petits, ils ont appris à parler cette langue, c'était leur langue maternelle, mais ensuite ils sont partis à Paris, ils sont devenus avocats, ils ont fait des études de médecine, ils ont côtoyé un autre monde, ils sont devenus instituteurs, ils parlent un français parfait, ils sont devenus des notables, ils sont cultivés, ils sont entre gens du beau monde... et puis ils vieillissent. Alors, un jour, ils rentrent au pays et ils s'établissent dans la vieille demeure familiale, et leur reviennent des souvenirs de ce monde disparu: c'était certes difficile mais tellement charmant, plein de poésie, et ils se souviennent du patois parmi toutes ces choses, mais cela a disparu où? Cela a disparu seulement dans leur tête, cela n'avait disparu que de leur pratique! Leurs déplorations témoignent de la distance sociale de ces gens, de la distance linguistique qu'ils ont eux-mêmes prise. Si le patois n'est plus parlé que par quelques vieilles femmes, selon eux, c'est parce qu'ils n'ont plus aucun point de contact avec les gens qui parlent cette langue, parce que, quand ils s'adressent aux gens qui la parlent, ceux-ci font un énorme effort pour répondre en français, parce qu'ils n'ont pas envie de passer pour des ploucs!

Quelqu'un : je confirme, je l'ai vu à Toulouse chez moi.

Jean-Loïc : C'est partout. Ce n'est pas de l'ordre du machiavélique, ce n'est pas concerté. Quand ces auteurs disent à propos des contes licencieux parus dans les *kryptadia*: « ce n'est pas à mettre entre toutes les mains, il faut faire attention », c'est qu'eux se pensent comme capables de considérer cela avec le même regard que le patois, c'est à dire: «Certes, c'est un peu cru, c'est spécial», comme il est dit dans la préface, et donc comme ça a un «caractère spécial» pour ne pas dire carrément scatologique, ou carrément érotique, eux décident... Mais ceux qui ont raconté ces récits n'ont pas pensé que cela avait un caractère particulièrement « spécial », ils ont raconté parce qu'ils trouvaient ça rigolo. Les collecteurs (des hommes dans l'immense majorité sinon la totalité) ont ensuite décidé que ce n'était pas à mettre entre toutes les mains, notamment pas dans des mains féminines: c'est évident. Ce n'est pas machiavélique, c'était la mentalité de l'époque, une façon de voir le monde.

Antonietta : Est-ce que c'est en France qu'on a ce genre d'édition?

Jean-Loïc : Les *kryptadia*, c'est une collection parue en France. Ce n'est pas dans le monde entier que des gens se sont mis à collecter des traditions, c'est une chose qui s'est passée en Occident: des gens se sont mis à collecter les traditions populaires, à collectionner. Faire de l'ethnologie, des musées d'ethnographie, c'est un truc d'Occidental ; c'est très récent dans le monde, très provincial à l'échelle du monde. L'immense majorité du monde n'a pas fait cela. Aucun Dogon, pour prendre les Dogons, n'a jamais eu l'idée de dire: « Tiens, tout ça c'est des belles histoires, mais il n'y a plus que quelques vieilles femmes qui racontent ça, il faut absolument le sauver ce patrimoine ». Non. Dans la tradition orale, la tradition populaire, à partir du moment où quelqu'un dit:

«On va faire un recueil parce que ça va disparaître», on peut dire c'est que c'est déjà disparu, ou en tout cas, que quelque chose a changé qui met en péril la transmission telle qu'elle s'effectuait jusque-là. Poser la question, c'est déjà très mauvais signe. Avec les corolaires que vous, conteurs, vous connaissez, qui sont de se poser des questions comme: «Est-ce que c'est bien, aujourd'hui, de raconter aux enfants des histoires de loups? Cela ne risque-t-il pas de les traumatiser? Et puis des loups! Non mais où y a-t-il encore des loups?»



Et Bettelheim arrive là-dessus, c'est une catastrophe... Une parenthèse: Bettelheim, *La Psychanalyse des contes de fées*, sachez que ce n'est pas lui qui l'a écrit, il a pompé la thèse d'un collègue. Thèse plutôt mauvaise, d'ailleurs, ce qui fait que son livre est encore plus mauvais que la thèse originale¹. Catastrophe parce qu'il fait partie des gens qui ont contribué à diffuser cette idée (notamment à propos des mères qui racontent des histoires): «Attention vous êtes responsables des conséquences de ce que vous racontez, qui peuvent être dramatiques, attention parce que le conte, quand même...»

Marie-Myriam: À la différence de Luther qui a dit : «Grâce à la culture des femmes l'enfant était..»

1 C'est la thèse de Julius E. Heuscher, qui a été publiée en 1963: *Psychiatric Study of Fairy Tales*, Los Gatos (CA), Thomas. NDLR D'après renseignements donnés postérieurement par JLLQ

Jean-Loïc : J'avoue que j'ai un petit problème avec Luther, un gros problème même : il a fait brûler des gens. Je veux bien qu'il dise cela, mais en même temps, faire brûler des gens pour délit d'opinion...

En tous cas, des conteurs ont reçu ce genre de retours de parents, ou d'instituteurs: «Quand même, ce que vous avez raconté... Le loup, c'est dangereux pour les enfants, traumatisant...». Et les conteurs professionnels, amateurs, ou même simplement les parents, se le disent... Évidemment si vous commencez à vous dire cela, vous arrêtez! Mais si nous connaissons les contes aujourd'hui encore, c'est que personne depuis environ 100 000 ans ne s'est jamais posé cette question! Depuis la nuit des temps on raconte parce qu'on a entendu raconter. Et c'est encore ce qui se passe: « J'ai trouvé ça super, cela m'a tellement plu que j'ai juste eu envie de le raconter aussi... ». Comme pour les histoires drôles, la première chose que vous avez envie de faire, quand vous venez d'entendre une super-histoire, c'est d'essayer de faire pareil. Évidemment on peut dire... mais si on a envie de raconter, c'est qu'il y a là un sens caché?

Claire: Se demander: «Qu'est-ce que je raconte», c'est une question que l'on se pose beaucoup dans la Commission Égalité par rapport à ce que véhiculent les contes comme stéréotypes, c'est une question que l'on est obligé de se poser.

Jean-Loïc: Effectivement, les stéréotypes, sont par définition discutables. Contestables. Que faire avec ça? Je n'ai pas de morale ni de conseil à vous donner, la seule chose que je pourrais vous dire c'est... J'ai fait une liste d'anthropologues femmes que je pourrai vous donner et qui répondra en partie à ce genre de question: «Ce que je raconte, d'où ça vient? Qui a transmis cela, et pourquoi? » — Je ne parle pas des conteurs traditionnels mais des collecteurs — « Pourquoi cela n'a pas été transmis, ou pourquoi cela n'a été transmis qu'à certaines personnes?»

Les entrées thématiques

J'ai fait aussi une liste d'entrées, en pensant toujours à l'idée de dictionnaire, parce que cela permet de voir vite et clair, des entrées qu'il faudrait considérer pour aborder ces questions. Nous n'aurons pas le temps de les traiter toutes, mais je pourrais vous donner ces entrées. Des entrées autour desquelles il y a des mythes, des traditions, des contes, des rituels qui ont été recueillis et qui disent des choses de l'ordre des stéréotypes ou avec lesquelles nous ne serions pas d'accord individuellement, mais qui existent et qui sont le support de contes, de mythes, de traditions.

Pour l'ensemble des termes que je vais énoncer, il y a des mythes d'origine qui consistent à dire : «Maintenant c'est comme ça, mais cela n'a pas toujours été ainsi. Autrefois, "c'était comme ça", et puis il s'est passé quelque chose et maintenant c'est "comme ça"». Par exemple: «Autrefois les gens étaient immortels, c'était formidable, il n'y avait pas besoin de travailler pour manger, mais il s'est passé quelque chose — assez souvent, c'est

une femme qui a fait cette chose — qui fait que maintenant nous sommes mortels.» Question intéressante: j'ai dit «une femme». Par exemple, pour l'origine de la mort, une femme a rompu un tabou, en gros, une chose qu'il fallait ne pas faire et voilà pourquoi maintenant, nous tous, femmes et hommes, nous mourons. J'en viens à ma première entrée.

L'accouchement

Ce qui m'intéresse, c'est justement que, pour l'origine de la mort, les douleurs de l'accouchement, « Tu enfanteras dans la douleur », plutôt que de prendre le mythe de la *Genèse*, c'est de regarder dans l'ensemble du monde: est-ce qu'il y a d'autres mythes qui parlent de la même chose? Notamment l'accouchement, comment cela se passe? Par césarienne? Oui ou non? Y a-t-il des mythes là-dessus? Je ne vais pas répondre parce que chaque fois ce serait une conférence, un long propos, mais je continue ma liste.

Amazones

Toutes les histoires d'amazones, ou encore les îles de femmes : « Quelque part il y a une île qui n'est peuplée que de femmes... » Est-ce basé sur une vérité historique? Sur une ancienne situation sociale? Ou bien est-ce que cela raconte autre chose?

Le baiser venimeux / la demoiselle empoisonnée et le motif du «fier baiser»

Il faut embrasser un crapaud, embrasser quelqu'un d'horriblement laid, il faut être courageux, *fier* au sens médiéval. Mais celui qui va accomplir le «fier baiser» va gagner quelque chose que tous les autres auront manqué.

Parmi les variantes du «fier baiser» il y a le baiser de «la pucelle venimeuse», c'est-à-dire: il y a un risque, en embrassant une femme, d'être empoisonné parce qu'il y a un risque qu'elle ait ses règles. Le sang menstruel est un poison. Entre ces motifs, il y a des connexions que je n'ai pas le temps de développer. Si je parle du baiser venimeux ou du fier baiser, peut-être vous viennent à l'esprit des contes ou des histoires, mais derrière ce motif il y a un autre motif qui est «menstrues», et qui est un monde immense. C'est connecté.

Circoncision, excision, subincision

Vaste domaine avec, en arrière-plan, encore la question des menstrues et de l'homme menstrué. Vous avez des récits notamment médiévaux comme le roi *méhaigné* c'est-à-dire blessé. En mythologie française, il y a des récits dans lesquels un homme est blessé à l'aine, ce qui est une façon moins «spéciale» — pour employer le vocabulaire des *kryptadia!* — de désigner autre chose que l'aine. Les gens blessés au genou ou à l'aine sont blessés ailleurs. Et quand je parle de blessure, pour vous montrer que tout est connecté, il y a l'origine du sexe, du sexe masculin et du sexe féminin.

Parmi les origines du sexe féminin, il y a les récits qui font du sexe féminin une blessure; si c'est une blessure, cela saigne. Blessé par qui? Par un serpent par exemple, une morsure de serpent. Vous avez alors Mélusine, ou bien la Vierge qui est en train d'écraser un serpent.... Pourquoi donc la Vierge écrase un serpent? La vierge est-elle menstruée? C'est une question intéressante. Pas sûr qu'il y ait des réponses, mais ce sont des questions qui ouvrent à la réflexion. Bref, il y a des hommes qui sont blessés à l'aine (entendez autre chose) et cette blessure saigne périodiquement.

Des gens qui ont des préoccupations féministes s'insurgent contre l'excision, mais pas contre la circoncision. Certains mouvements militants disent « ce n'est pas la même chose », mais les conséquences peuvent être similaires, grandement. C'est peut-être la question qu'il faut se poser quand on parle de quelque chose: «J'emploie un mot dont peut-être j'ignore le sens, je l'emploie peut-être à tort et à travers.» C'est la même chose lorsque je dis «conte», je parle de quoi? Quand tu parles de l'excision, de quoi parles-tu? Les formes d'excision, il y en a beaucoup. De circoncision, aussi. Dans les variantes de la circoncision, il y a la subincision pénienne. La circoncision est donc une initiation du côté des hommes, l'excision du côté des femmes. La subincision consiste à faire une incision tout le long du pénis par en-dessous — fendre le pénis très profondément et mettre dans la blessure de la cendre, des matières qui vont faire ce que cela ne cicatrise pas. Les hommes doivent pouvoir rouvrir cette blessure périodiquement pour qu'elle puisse saigner à nouveau. Ceci est pratiqué en Australie et aux îles Fidji, et il y a beaucoup de variantes de modifications corporelles masculines de ce type. En Asie du Sud-Est, il y a ce qu'on appelle de façon très incorrecte «circoncision». On découpe le prépuce de façon à faire deux belles petites oreilles qu'on appelle des «oreilles de chien».

À chaque fois il y a des mythes qui expliquent pourquoi on fait cela. Je vous encourage à découvrir ces mythes. Cela ouvre tout un monde sur cette façon qu'ont les hommes, partout dans le monde, soit de se substituer aux femmes, soit de briguer la place des femmes, probablement parce que les femmes sont créatrices par nature — les hommes ne sont pas créateurs par nature et l'une de leur préoccupation est de devenir créateurs par culture.

Voyez comme les choses sont interconnectées. Les amazones: pourquoi y a-t-il des populations de femmes qui vivent séparées? Mais aussi: pourquoi y a-t-il des populations d'hommes qui vivent séparées?... Il faudrait regarder les mythes de l'origine des hommes, de l'origine des femmes. Qui apparaît en premier par exemple? Il y a des mythologies où ce sont les femmes qui apparaissent en premier, puis viennent les hommes. D'autres où ce sont les hommes qui apparaissent en premier, puis viennent les femmes. Est-ce que le processus de création est le même pour les femmes que celui des hommes? Est-ce que c'est le même dieu qui crée différemment la femme? Ou est-ce que c'est l'homme qui crée la femme? Ou est-ce que c'est le dieu ou une puissance qui va créer la femme à partir de l'homme? Quel morceau de l'homme et comment? Des milliers de mythes racontent cela de façon différente.

Il y a toute une série de créations des femmes qui se rapportent au motif «Pygmalion»:

l'homme a été créé, se trouve bien, immortel, pas besoin de travailler pour manger, tout va bien... à part qu'il s'ennuie parce qu'il est seul. Il se sculpte une compagne, et celle-ci s'anime: c'est la première femme. Ou bien les hommes vivent seuls, ils explorent le monde de plus en plus loin et un jour ils trouvent, au bord d'une rivière, une fille. Ils voient à certains détails qu'elle est un petit peu... différente, et le mythe commence.

Le mythe de la danseuse obscène

Il est connu en Grèce, en Égypte ancienne, et au Japon où il s'agit de la déesse solaire. (D'ailleurs le soleil il est masculin ou féminin? Cela dépend les langues, si vous lisez Lévi-Strauss, vous verrez qu'il démontre que, tantôt on dit LE soleil et LA lune, tantôt on dit LA soleil ou LE lune, mais le fait qu'il soit féminin ou masculin est indépendant. Dans certains endroits où l'on dit LA soleil, il est en réalité masculin alors que LE lune est féminin, ou le contraire. C'est plus compliqué qu'une simple question linguistique, cela concerne une autre strate.)

Donc, Amaterasu, la déesse solaire du Japon, a un frère, il provoque un désordre et son comportement fait que l'équilibre du monde est menacé. Fâchée, elle refuse de voir cela et se cache dans une caverne. C'est l'obscurité dans le monde et tout le monde essaie de la faire sortir : c'est la nuit, le froid, et si cela continue, on risque la fin du monde. C'est terrible, il faut qu'elle sorte, tout le monde essaie de la faire sortir de cette caverne, et pas moyen! Comment faire? Il y a une autre déesse, une jeune déesse, qui se met un jour devant l'entrée de la caverne, retrousse ses vêtements et danse en montrant son sexe. En Grèce, la même histoire existe : il s'agit de Baubô, et elle existe aussi ailleurs. À ce moment-là, tous les kamis, les dieux, éclatent de rire, et Amaterasu au fond de sa caverne entend cet énorme éclat de rire, se dit : « What? (en japonais)... » [*Rires*] Elle sort pour voir ce qu'il en est, rit aussi et de ce fait le soleil revient. Depuis ce moment, le soleil est toujours là.

Derrière ce mythe, il y a une chose importante, et j'en profite pour vous la dire : on ne peut pas s'occuper de mythes sans s'occuper des traditions. De toutes les traditions, des proverbes, évidemment des contes (pour moi c'est la même chose que les mythes), mais aussi des pratiques, de toutes ces petites choses que les savants ont appelées superstitions...

Notamment il y a une pratique dite «apotropaïque» qui est celle de montrer un sexe féminin pour protéger du mauvais sort. Il s'agit de traditions encore vivantes actuellement, y compris en Europe, où des femmes montrent encore actuellement leur sexe pour chasser des menaces surnaturelles. Il y a des objets qui symbolisent le sexe féminin, parfois stylisé d'une telle manière qu'on ne le reconnaît pas immédiatement.

Quelqu'un du public: Le tablier, par exemple, en Afrique, un tablier que l'on jette au loup-garou avec le sexe masculin dedans...

Jean-Loïc : Oui. Il y a les cheveux dénoués, ce qui est une euphémisation, montrer ses

cheveux c'est *ne pas montrer* une autre toison, c'est la montrer sans la montrer. Sainte Madeleine : il y a tout un monde autour de ça, la toison dénouée, qu'est-ce que ça veut dire, la toison? Cela ne désigne pas que les cheveux. On ne peut pas comprendre si l'on ne creuse pas ce genre de choses.

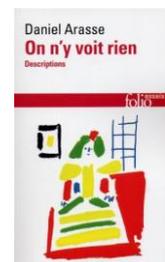
Frida: Donc, les cheveux de Madeleine qui essuient les pieds du Christ...

Myriam: C'était une femme-fontaine.

Jean-Loïc : Elle est entièrement couverte de ses cheveux pour ne pas montrer une seule autre chose importante.

Frida : Oui, mais elle essuie les pieds du Christ avec.

Jean-Loïc : Oui bien sûr ! Lisez un texte très amusant de Daniel Arasse, un historien de l'art : *On n'y voit rien*. Il prend des tableaux et pose la question : «On n'y voit rien, c'est à n'y rien comprendre, ça représente quoi?» Il prend notamment les représentations de Madeleine, donc l'histoire des cheveux, et il raconte de manière extrêmement vivante, dans un ton « conversation de café », mais c'est très profond. Il fait des rapprochements entre Madeleine et la Vierge, la Vierge et Eve qui est Eva. La salutation à la Vierge qui est Ave, donc l'une est l'envers de l'autre. Il y a tout un tas de choses extrêmement profondes qui sont racontées de manière très rigolote et qui vont vous intéresser si vous vous intéressez à ces histoires de toison et aux représentations féminines dans les traditions orales.



Lionnette: On va en parler dans la prochaine *Grande Oreille* qui est sur les cheveux.

Les divinités déma

Jean-Loïc : c'est un terme comme « tabou », « mana », tous ces termes polynésiens qui sont passés dans le langage courant de l'ethnologie, des termes qui viennent d'un endroit très précis.

Les divinités déma, ce sont des divinités féminines qui sont sacrifiées, et des différentes parties de leur corps naissent les plantes cultivées. Ce thème mythique est très présent en Océanie, en Amérique du sud et en Asie du Sud-Ouest, où cela a donné naissance au riz. Dans beaucoup d'endroits du monde, le grand mythe d'origine des plantes cultivées est l'histoire d'une divinité féminine que, pour tout un tas de raison, on sacrifie. Des différentes parties du corps naissent différentes plantes.

Mais comme à chaque fois que l'on raconte une chose pareille, il y a un arrière-plan. L'arbre sur la tombe, toutes ces histoires où quelqu'un, une femme en l'occurrence, est enterrée, et où l'on cache quelque chose qui s'est passé: un crime. Sur la tombe pousse

une plante et cette plante se met à parler; et sur la plante se pose un oiseau qui va parler... L'âme de la personne enterrée parle par la voie de la plante ; la plante va saigner quand on la coupe, etc. Tout cela est à reconnecter avec le grand thème mondial de la divinité *dema*.

Les fées

Évidemment, il y a l'étymologie: vous savez d'où vient le mot «fée»?

Public: *Fatum*.

Jean-Loïc *Fata*, plutôt. Le destin, c'est *fatum* en latin, et ce sont donc elles qui président à la destinée, les trois Moires, les Parques. Pourquoi les fées vont par trois ? Où vivent les fées ? À quoi président-elles? Là encore s'ouvre un monde immense....

Les femmes à l'origine de la culture

Un autre thème très important, mais qui souvent échappe.

Je vous ai dit qu'il y a des mythes qui expliquent l'origine des masques. Un des grands mythes d'origine des masques, présent sur plusieurs continents, est celui-ci:

« Un jour les masques sont apparus. Des femmes allaient à un marigot (par exemple pour y chercher de l'eau...) et là, à leur grande stupeur, elles ont vu sortir du marigot des masques. Les masques étaient jusqu'alors absolument inconnus – achéiropoïètes – venus de nulle part, créés par on ne sait qui, mais pas par les humains. Et voilà qu'ils sortent de l'eau, d'un marigot, ou d'un marais... Les femmes les voient. Elles s'en emparent, les ramassent, les emmènent, les cachent. Voici que les femmes connaissent le secret des masques. Il se passe du temps. Les hommes découvrent, à certains indices, que les femmes connaissent quelque chose qui leur a complètement échappé. Ils n'ont de cesse de découvrir le secret des femmes et de le leur prendre. Mais au fond quel est-il, ce secret des femmes? Ils finissent par voler aux femmes leur secret et le rendent interdit aux femmes. C'est depuis ce temps que les masques sont le propre des sociétés d'initiation masculine et que si une femme, par malheur, voyait ce qu'il en est réellement de la véracité de cette histoire, ou même simplement des masques (qui en réalité ne sont pas achéiropoïètes, mais ça, il faut être très initié pour le savoir), elle serait mise à mort. »

Voilà donc l'origine des masques. Il en est de même pour l'origine des instruments de musique, des flûtes en Papouasie Nouvelle Guinée. D'où viennent les flûtes?

Ici cela touche à une autre question d'origine: celle du vagin.

« Les flûtes à l'origine sont découvertes et cachées par les femmes. (Et on touche aussi à l'origine du feu, parce que lui aussi était caché dans cet endroit extrêmement secret qu'est le vagin). Les femmes cachaient les flûtes dans leur vagin jusqu'à ce que les hommes réussissent à le leur voler. »

Concernant l'origine du feu, on a toute une série de mythes. Nous, nous pensons d'abord à Prométhée, le super-héros qui vole le feu au bénéfice de l'humanité, mais il ne faut

surtout pas s'arrêter à un seul mythe parce que sinon on passe à côté de l'essentiel. Il y a une immense quantité de mythes concernant le feu: les premières propriétaires du feu sont souvent les femmes, et souvent des vieilles femmes. (Pourquoi des vieilles femmes? Encore une autre question.)

Soit une vieille femme possède le feu dans son petit doigt, donc il faut le couper, ou bien elle le détache elle-même. Soit elle le cache à l'intérieur d'elle-même et il faut réussir à le voler. Qui va le voler? Un animal, un autre homme, un enfant, etc. Il y a une immense quantité de récits qui nous expliquent cela. Il y a un livre de Frazer, celui dont je vous ai parlé au début avec sa chère Lily Grooves: *Mythes sur l'origine du feu*. Vous pouvez le trouver facilement sur internet². Il a compilé une énorme quantité de mythes d'origine du feu du monde entier. Vous verrez combien c'est divers, et quel est le rôle des femmes.

Dans tous ces mythes se pose une question intéressante : qui, à l'origine, possédait le feu? Un homme? Une femme? Un Dieu? Une Déesse? Qui l'a volé? Comment cela s'est-il passé? Quelle est leur ruse?

Il ne faut surtout pas s'arrêter à un seul mythe, car c'est l'ensemble des mythes qui va permettre de se poser les bonnes questions.



Je ne peux pas répondre à votre place sur la question de la posture du conteur. Vous pouvez bien-sûr choisir de conter un de ces mythes, pour des raisons qui vous appartiennent, ou bien vous pouvez bricoler avec toutes ces histoires un récit qui vous conviendra parce qu'aucune ne vous convient vraiment. Ce sont d'autres questions que je n'aborde pas ici.

Ce qui m'intéresse ici, c'est de constater que, finalement, dans un certain nombre de ces récits, ce sont les femmes qui possédaient au départ le feu ou des biens culturels comme les masques ou les instruments de musique, et qu'elles se sont fait voler ces possessions par les hommes, qui maintenant en sont devenus les dépositaires exclusifs. Cela nous apprend que les femmes transmettent la culture, la musique. Elles transmettent des fois aussi des outils, la hache par exemple, et la parole. Donc c'est toute la culture. Un des

2 Il y a une édition française à cette adresse:
http://classiques.uqac.ca/classiques/frazer_james/mythes_origine_du_feu/mythes_feu.html.

grands rôles des femmes dans la mythologie c'est d'être les vectrices de la culture au sein de l'humanité. Dans un immense nombre de mythes, c'est par les femmes que la culture est introduite.

Il y a des cultures actuelles dans lesquelles c'est extrêmement présent, je pense notamment aux Touaregs. Les Touaregs écrivent avec un système d'écriture particulier qui s'appelle l'écriture tfinagh. C'est une écriture africaine (alors le blabla sur l'Afrique, continent de l'oralité, merci!)... C'est l'une des plus anciennes écritures du monde transmise et utilisée continûment jusqu'à nos jours. Elle remonte au moins au VI^{ème} siècle avant notre ère, et elle est toujours utilisée de nos jours au même endroit.

Il y a beaucoup d'autres écritures africaines, il n'y a pas que le tfinagh. Je parle de celle-ci car cette écriture est transmise par les femmes uniquement. Les femmes apprennent aux enfants à écrire en caractère tfinagh. Elles apprennent aux enfants à jouer du violon monocorde qu'on appelle l'imzad. Elles apprennent la poésie orale et notamment un art de l'improvisation poétique et de joutes poétiques qui sont d'une extrême complexité: on vous donne un thème, une rime et il faut improviser un vers avec un mot obligé, une rime obligée et un thème obligé. Le suivant continue, prend le dernier mot ou un mot obligé, etc. Evidemment le premier qui s'arrête est un crétin. Et en plus, à l'intérieur, il y a des rythmes.... C'est une poésie complexe, transmise par les femmes à tous les enfants. Elles écrivent sur le sable avec le doigt. Seulement, les hommes l'oublient, ils ne pratiquent plus jamais, sauf la poésie. Il y a un proverbe qui dit que l'écriture tfinagh a été inventée par les femmes pour éviter que les hommes comprennent ce qu'elles ont à dire. Du côté des hommes, ils savent écrire, mais ils ne laissent que des messages extrêmement laconiques. Pour les hommes, c'est «un truc de filles», eux s'occupent de choses sérieuses...

Des femmes ont beaucoup enquêté là-dessus, notamment Camille Lacoste Dujardin pour le monde berbère du nord. Pour le monde berbère du Sahara central et méridional, il y a Hélène Claudot-Hawad, la compagne du poète touareg Hawad, et il y a Jannine Drouin.

À l'intérieur de cette tradition, il n'y a pas d'écriture de conte, ou même des comptes, ou d'autre chose. Non. L'écriture a une fonction plutôt ludique. Il y a des jeux de virelangues, mais écrits. Un des grands jeux est d'écrire quelque chose que, si vous savez lire, vous allez bien pouvoir déchiffrer, mais sans rien comprendre. Il faudra qu'on vous l'explique, car ce sont des jeux de mots extrêmement complexes, qui passent par l'écrit. Il faut les oraliser pour les comprendre. Et même en les oralisant, il faut connaître la solution pour pouvoir les oraliser car c'est une écriture dans laquelle on ne note que les consonnes et non les voyelles. Si vous ne connaissez pas les voyelles, vous risquez de vous tromper dans l'oralisation. Il y a tous ces éléments qui sont de l'ordre d'un jeu, qui appartiennent à l'enfance, mais un jeu qui dépasse le jeu enfantin, et qui est un jeu linguistique complexe. Tout cela pour dire, qu'actuellement encore, il y a des populations où les femmes sont vectrices de la culture.

Pour les femmes vectrices de la parole, vous pouvez penser à la fonction prophétique: la pythie, les sibylles, toutes les prophétesses qui ont l'inspiration poétique, qui disent et révèlent des choses cachées. Toutes ces femmes qui parlent avec une parole obscure,

«sibylline», c'est-à-dire qu'elles parlent à double-sens. Selon la façon dont vous allez oraliser leur parole, vous allez dire une chose ou exactement son contraire; c'est donc très complexe à interpréter... et ensuite, ce sont des hommes qui interprètent.

Terre-mère

Grande entrée, qui est un des grands poncifs des anthropologues féministes. Evelyn Read et de grandes anthropologues américaines, dans les années 1970, ont dit: « Il y en a assez du regard masculin, nous allons faire une anthropologie féminine. » En France il y a par exemple Françoise d'Eaubonne, créatrice du terme «phallocratie», co-fondatrice du MLF, signataire du manifeste des 343, et qui a aussi une œuvre anthropologique.

Elles ont promu toute une interprétation de la Terre-mère, la Déesse Mère, la Grande Déesse, etc. On s'aperçoit aujourd'hui que leurs analyses ne tiennent pas la route. Ce n'est pas que ce n'est pas intéressant, mais cela ne résiste pas au réel.

La Terre-mère est un grand « archétype », on lit ça partout. Cela paraît tellement naturel que la terre soit maternelle, nourricière. Pour nous, *via* les Grecs, si la terre est féminine, cela induit que les femmes sont de l'ordre de la terre et que l'acte sexuel est comme un labour, un ensemencement et l'on parle alors d'une semence, on voit que les enfants sont comme des plantes, qui poussent. D'une belle fille, on dit que c'est « une belle plante »... Il y a tout un monde qui découle de cette histoire de Terre-Mère, que nous considérons comme tellement « naturelle » qu'elle nous semble universelle. Mais à chaque fois que quelque chose vous paraît « naturel », dites-vous bien qu'il faut vous méfier, car pratiquement tout ce qui paraît « naturel » est en réalité culturel. Y compris des choses qui semblent résister à cette lecture.

« Terre-mère », donc, cela paraît naturel. Nos amis Jung ou Marie-Louise Von Franz se sont répandus sur ce genre de sujet en vous disant : « C'est universel, c'est un archétype très ancien parce qu'en Grèce ancienne il y avait des exemples, et on en trouve d'autres en remontant dans le temps et l'espace, et par exemple en Chine, etc. »

On vous exhibe quelques exemples pris dans des endroits du monde tellement divers qu'on en conclut que c'est un « archétype universel ».

Évidemment, on ne peut pas démontrer que c'est universel, il faudrait étudier toutes les cultures du monde et démontrer que c'est attesté dans toutes les cultures du monde, y compris toutes celles qui ont disparu avant même qu'on ait réuni la moindre documentation sur elles. Il est impossible de démontrer que quelque chose est universel, mais admettons... En fait, il y a beaucoup plus simple: c'est de trouver des contre-exemples. Plutôt que de chercher à démontrer l'universalité de la chose, je vais regarder là où elle n'existe pas.

Alors il y a une chose que Jung connaissait très bien et qu'il a soigneusement cachée — parce qu'on a la preuve qu'il avait tout ce qu'il fallait pour la connaître. Notamment qu'il avait lu le livre d'Erman sur la mythologie égyptienne. On sait qu'il l'avait lu parce qu'il l'avait dans sa bibliothèque (le fonds ancien de sa bibliothèque est d'ailleurs en ligne sur

internet³. C'est très intéressant parce qu'il avait énormément de livres rarissimes). Il les a annotés ou il a indiqué « acheté tel jour à tel endroit », ou « donné par Untel ». Ou bien il écrit à ses correspondants qu'il est en train de lire tel ou tel livre qu'il vient d'acquérir. Or le livre d'Erman sur la mythologie égyptienne, un grand classique — ancien mais toujours très intéressant —, explique qu'en Égypte Ancienne, les divinités pour la terre et le ciel s'appellent Geb et Nout. Sur les fresques, la divinité représentant le terre est allongée, et la céleste est par-dessus faisant une espèce de pont avec son corps. C'est LE terre, puisque il a un magnifique phallus dressé vers le ciel pour féconder LA ciel !

Donc, on repassera pour la Terre-Mère comme archétype universel...

Pour prouver qu'un mythe est très ancien et qu'il est très répandu, très important, on vous parle des Grecs ou les Égyptiens. Eh ben là, avec les Égyptiens, la Terre-Mère, ça ne marche pas. Jung le savait très bien, et il l'a sciemment caché. L'archétype ne tient pas. En Asie du sud-est, chez les Kachins, une population assez bien étudiée et dont on connaît bien la mythologie, c'est la même chose: la Terre est là aussi un être masculin!

On peut suivre la même démarche pour tous les archétypes. On s'aperçoit alors que les « archétypes », cela n'existe pas⁴.

Mais c'est une des choses qui sont utilisées par certaines anthropologues féministes, comme la notion de LA Grande Déesse et de LA Déesse Mère, alors que cela ne tient pas la route. Je ne dis pas qu'il n'y a pas DES grandes déesses... Bien sûr qu'il y en a.

Marija Gimbutas, que vous connaissez peut-être, a fait un livre publié en français sous le titre « Le langage de la déesse »⁵. C'est une archéologue-mythologue d'origine lituanienne qui a beaucoup fait pour promouvoir ce genre d'idées en disant: « Il y avait une culture matriarcale au Paléolithique et ce depuis très longtemps, des temps qui se perdent dans l'obscurité. Mais à un moment donné, il y a eu un basculement, et une culture patriarcale s'est imposée, qui perdure de nos jours. Avant cela, il y avait un matriarcat et une grande déesse qui était vénérée par tout le monde, hommes et femmes, qui était la grande organisatrice de l'univers. »

Dit comme cela, cela semble cohérent, et c'est sans doute vrai pour la région qu'on a appelée « la vieille Europe », mais si on généralise cette affirmation, c'est tout simplement faux. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas DES grandes déesses. Vous en connaissez en Grèce par exemple, mais LA Grande Déesse, non, ça n'existe pas.

Une personne du public: C'est comme il n'y a pas UN dieu, il y a DES dieux.

3 On peut le consulter à cette adresse: <http://www.e-rara.ch/>

4 Pour une réfutation détaillée de la notion d'archétype, prenant en compte de nombreuses données mythologiques, voir Jean-Loïc Le Quellec, 2013, *Jung et les archétypes. Un mythe contemporain*, Paris: Sciences Humaines, 448 p.

5 Marija Gimbutas, 2006, *Le Langage de la déesse*, Paris: Éditions des Femmes, 419 p.



Jean-Louis: Oui, il y a DES dieux. Mais cette idée d'une déesse primordiale est très répandue. Durant la Préhistoire, il y a les Vénus paléolithiques, ces petites statuettes qui représentent les femmes obèses, et toute cette documentation archéologique énorme est très souvent utilisée par les féministes du courant de Marija Gimbutas et Evelyne Read pour argumenter sur des faits... Ce qui est d'ailleurs important, c'est une démarche intéressante, et c'est très important d'argumenter avec des faits archéologiquement attestés.

Vous avez chez nous ces statuettes ou mêmes les menhirs qui ont des seins. Ce sont des statues-menhirs féminisées par des seins et/ou un collier, parfois juste le collier, vaguement anthropomorphes. C'est-à-dire qu'on a dégagé, parfois, un petit quelque chose pour faire des seins, une vague tête. On ne peut penser qu'à des seins quand on voit où c'est situé, et en plus il y a un collier, parfois il y a des mains.

Ces statues sont répandues du Rouergue jusqu'à l'Oural, et il y en a presque partout, en gros dans tout le monde indo-européen. C'est tellement répandu que certains, certaines en concluent que cela répond forcément à UN culte, qui était LE culte de LA Grande Déesse.

Cette idée du culte de la Grande Déesse, c'est une très longue histoire qui est très intéressante, qui remonte à Arthur Evans qui a fouillé Cnossos, en Crète. Vous avez sans doute en mémoire les fresques crétoises, notamment le saut au-dessus du taureau, dont on vous dit souvent que c'est l'origine de la tauromachie. Vous avez des tas de textes qui vous expliquent que ce sont des filles, que c'est un rituel d'initiation féminine, parce que ce sont des filles qui sautent au-dessus des taureaux. Que représentent vraiment ces fresques ? Vous avez des personnes, avec de très longs cheveux, apparemment une taille très fine, des membres très déliés (ce pourquoi l'on a dit que ce seraient des femmes), qui sautent par-dessus un taureau sauvage et qui font des acrobaties par-dessus. Il y a beaucoup d'images qu'on interprète comme évoquant ou illustrant des rituels féminins. Vous avez ces fameuses statuettes de femmes avec les bras levés, qui tiennent des serpents...

La femme, le serpent : une immense littérature là-dessus. Le problème c'est que personne ne peut prouver que ce ne sont bien des femmes et pas des hommes qui jouent avec des

taureaux : ce sont des adolescents.

Effectivement, ils ou elles sont minces, cheveux très longs, mais à l'époque les cheveux très longs...

Au XIX^{ème} siècle les critères d'identification de caractère sexuel étaient tels que pour les archéologues de l'époque il était évident que c'étaient des femmes. Arthur Evans était un féministe avant l'heure, c'est lui qui a donné naissance à toute une série des livres comme ceux de Robert Graves, le poète anglais, qui a produit des compilations sur les mythes grecs, les mythes hébreux, etc. Il a écrit un livre : *The White Goddess, La Déesse Blanche*. Pourquoi la déesse blanche? C'est un des premiers livres, paru en 1948, si ma mémoire est bonne, à développer l'idée, à la fois à partir de l'archéologie, des mythes et des poètes anciens, qu'il y aurait eu un culte universel à une Grande Déesse, « la » déesse blanche⁶. Ce n'est pas son invention, cela venait de gens comme Arthur Evans qui dès le dix-neuvième siècle avaient élaboré cette idée avec tout un tas d'arrière-pensées. L'idée d'Evans c'était que les femmes étaient maîtresses de la culture, pas seulement en tant que vectrices, puis que ce sont les hommes qui s'en sont occupé, mais qu'elles sont restées exceptionnellement maîtresses de la culture chez les Crétois. Donc, pour lui, tous ces rituels étaient *a priori* des rituels féminins, tout simplement parce qu'il croyait avoir affaire à une culture matriarcale commandée, dominée, organisée, tenue par des femmes Mais l'arrière-plan politique de cette époque était de dire : « Si c'étaient des femmes qui dirigeaient le monde, il n'y aurait pas de guerre... ». Ce qui est une idée que l'on entend encore aujourd'hui⁷.

Il faudrait alors m'expliquer le mythe des Amazones, mais bon ça c'est une autre question...

L'épouse animale

Grand thème mythique, mais là aussi il y a une catastrophe. Un homme épouse une femelle animale, nous avons de nombreuses variantes de ce récit. La variante américaine : un homme épouse toute une série de femelles animales, mais à chaque fois ça ne marche pas et il finit par épouser une femme. Mais il y a aussi tout cet ensemble de mythes où ce n'est pas dit de cette manière-là : l'épouse a une apparence humaine, mais en réalité elle est animale.

Parmi les sous-groupes, vous avez la série de la « ménagère mystérieuse ». L'homme vit seul et part à la chasse. Il rentre à la maison et la trouve propre, impeccable, la soupe qui

6 La première édition est: Robert Graves 1948, *The White Goddess. A Historical grammar of poetic myth*, (rééditions en 1952, 1957, 1958, 1959, 1961, 1962, 1966, etc.) London: Faber and Faber, 430 p. Cet ouvrage a été traduit en français: Robert Graves 1979, *La Déesse blanche: un mythe poétique expliqué par l'histoire*, Monaco: Éditions du Rocher, 582 p.

7 Pour en savoir plus sur la Déesse blanche et le rôle d'Arthur Evans comme de Robert Graves, lire Jean-Loïc Le Quellec, 2010, *La Dame Blanche et l'Atlantide. Enquête sur un mythe archéologique*, Arles: Errance / Actes Sud, 286 p.

bouillonne, et cela tous les jours... Il se dit que c'est quand même bizarre! Il finit par se cacher, fait mine d'aller à la chasse, mais en réalité il revient en douce. Il découvre alors qu'une chienne arrive, enlève sa peau de chienne, une voilà une super « minette » qui fait la cuisine, le ménage et les travaux quotidiens. Du coup, il cache la peau de la fille-chienne et la voilà bien embêtée, car elle ne peut plus se re-morphoser, elle est prisonnière. Il l'épouse et commence/continue une longue histoire. Ce type d'histoires-là, qui sont très présentes en Amérique du Sud, existe aussi chez nous, on peut les subsumer sous un autre titre : *L'homme qui épouse une femme d'un autre monde*.

Une personne du public: C'est Mélusine!

Jean-Loïc: C'est Mélusine, une femme qui a l'air d'être une femme, mais qui en réalité est quelque chose d'autre... peut-être comme le sont toutes les femmes, en fait! Parce que c'est ça que dit en réalité Mélusine. La question initiale est : « Pourquoi ça ne marche pas? », et « Pourquoi la femme se métamorphose ? ». Quelle idée, pour une femme de l'autre monde, d'épouser un homme? Non mais quelle idée! Pour Mélusine, une voie possible est que sa motivation serait le désir d'être menstruée, ce qu'elle n'était pas, pour, donc, devenir femme.

Des femmes du public: Bof, ce n'est pas un grand désir...



Jean-Loïc: Si, si, pour avoir des enfants. Parce que Mélusine, elle a des enfants. Si vous vous rappelez de l'histoire de Mélusine...

Une personne du public: Mais les fées, elles ont des enfants!

Jean-Loïc: Oui mais il y a deux histoires dans Mélusine. Elle est la fille de qui, Mélusine? Qui était son père? Comment il a rencontré sa mère? Comment cette histoire commence?

Anastasia: C'est le roi d'Écosse et elle, elle est une fée. D'ailleurs sa sœur vit en Avalon...

Une personne du public: Ah oui! C'est déjà une métisse !

Jean-Loïc: Mélusine reproduit mais un peu différemment — la différence est capitale — l'histoire de sa mère. Son père a rencontré sa mère par hasard. C'est l'histoire classique et très répandue de l'homme qui part à la chasse et qui tombe sur une fille magnifique auprès d'une fontaine. Pourquoi? Je mets de côté toutes les histoires de femme-oiseau, que Mélusine est aussi. Il l'épouse. C'est un mariage sous conditions. Quelle est la condition du côté de la mère de Mélusine? Condition que l'on retrouve dans le *Kojiki*, grand recueil de mythes japonais du VIII^{ème} siècle, recueil dans lequel figure déjà le conte de Mélusine! Et les gens viennent vous dire que c'est un truc poitevin, Jean d'Arras, Coudrette et compagnie! Alors que c'est déjà noté au VIII^{ème} siècle dans le *Kojiki*... Si c'est noté, c'est donc que c'était raconté depuis un moment et qu'un jour quelqu'un a jugé que c'était bon de le noter. C'est donc une très ancienne histoire⁸. C'est noté en Inde aussi, dans des textes encore plus anciens. C'est une histoire visiblement très vieille, qui parle d'un interdit. Et quel est cet interdit?

Anastasia: Il ne faut pas qu'il voie la naissance.

Jean-Loïc: Il ne faut pas qu'il voie l'accouchement. Parce que les femmes de l'autre monde, qui ne sont pas vraiment des femmes, qui ont une part animale ou qui sont en réalité des déesses animales de l'autre monde apparaissant sous forme de femme dans le nôtre, au moment de l'accouchement, elles se remorphosent en tout ou en partie, elles redeviennent ce qu'elles étaient. Et si à ce moment-là un homme les regarde, c'est une catastrophe, car cela va interrompre un processus qui est en cours et qu'il ne faut surtout pas interrompre. Or lui, l'époux, il regarde. Naissent trois filles, dont Mélusine. Avec elle, la même histoire se reproduit : la fontaine, le gars qui se balade par hasard, « Ouah la super minette! Est-ce que par hasard tu ne voudrais pas? » « Oui, mais il y a une condition, il ne faut pas que... » Et là, la condition est différente puisque ce n'est pas « le jour de l'accouchement il ne faudra pas que tu me regardes »: il s'agit d'une condition périodique. Il ne faut pas la regarder quand elle est au bain. C'est-à-dire qu'on ne voit que sa moitié supérieure, telle qu'elle est représentée sur les portails romans des églises, comme à Parthenay, où l'on voit Mélusine au bain. Il ne faut pas voir la partie « qui fâche ». Pour certaines des variantes japonaises et chinoises très nombreuses du mythe de Mélusine, la partie chez nous serpentiforme (il y a des sirènes-serpents mais aussi des sirènes-poissons) c'est la partie qui sent le poisson...

Il regarde quand même, et elle accouche d'une ribambelle d'enfants qui ont tous une partie animale : il ne fallait pas regarder. Trop tard, c'est raté, ils ne sont pas complètement humains. Ils sont humains mais un peu, tout comme elle. Enfin, pas

8 Voir par exemple Chiwaki Shinoda, 2007, «Mélusine et Toyotamahime.» *Diogène* 218(2): 71-77 et Chiwaki Shinoda 2012, «Autour des Mélusine japonaises», in *Femmes médiatrices et ambivalentes*, Paris: Armand Colin, pp. 93-98.

exactement comme elle : eux, ils ne sont pas de l'autre monde, ils sont bien de ce monde-ci, mais l'un a une grande dent, un autre l'oreille poilue, un troisième est un peu sanglier, un quatrième est un peu ceci, un autre un peu cela, ils ont tous une partie animale : ils sont tous ratés.

Il y a un immense domaine qui s'ouvre avec les mythes mélusiniens et les mariages conditionnels avec une femme d'outre-monde. Claude Gaignebet qui avait le sens de la formule, parlait de « l'impureté monstruelle de Mélusine », d'où l'importance du bain de purification.

La maîtresse des animaux

Sur le thème des femmes de l'autre monde, il y a aussi tout le domaine du chamanisme. Les chamanes sont des hommes. Je vous entends déjà ronchonner : « Il y a des femmes chamanes... » Les chamanes sont des hommes! Pourquoi? À l'origine, le chamane, dans les sociétés de chasseurs, est celui qui va intercéder pour sa communauté quand il y a un problème. Or dans les sociétés de chasseurs, il n'y a qu'un seul problème...

Une personne du public: C'est le gibier ...

Jean-Loïc: En effet, le gibier. Enfin, cela fait en réalité deux problèmes, qui reviennent au même. Premier problème : un jour où il n'y a plus de gibier, on va à la chasse et... bredouille! Et l'autre problème, c'est celui de la chasse excessive. L'ivresse de la chasse. Lisez le livre de Bertrand Hell : sur ce thème-là dans notre culture⁹. Les chasseurs sont d'une certaine façon des chamanes. Il y a une ivresse de la chasse parce qu'on tue, et ce n'est pas rien. Pris par l'ivresse de la chasse, « l'hubris » des Grecs, quelque chose qui ne peut plus s'arrêter, on a un sentiment de puissance tel que si rien ne se passe, cela pourrait ne plus s'arrêter et devenir de pire en pire. Normalement, dans les mythes, il y a les dieux qui châtient, par exemple en provoquant un déluge. En ce qui concerne la chasse, la conséquence que provoque celui qui se met à chasser, chasser, qui ne s'arrête plus, est qu'il va éradiquer le gibier. C'est une catastrophe pour le groupe. Et s'il n'y a plus de gibier, si les chasseurs reviennent bredouilles, cet excès peut être compris comme une des causes de la catastrophe. L'autre cause c'est qu'il y a un chasseur qui a fait une « bêtise ». Quelle bêtise peut bien faire un chasseur? Une bêtise qui influe sur le succès de la chasse?

Une personne du public: Il a fait des « bêtises » avec sa femme...

Jean-Loïc: Exactement. Dans toutes les sociétés de chasseurs il y a des tabous. Pour que la chasse réussisse, on porte des objets apotropaïques, qui sont des objets qui vont propitier la bonne chasse. Il y a des choses à faire pour aider à la bonne chasse, mais il y a aussi des

9 Hell, Bertrand, 1997, *Le sang noir. Chasse et mythe du sauvage en Europe*, Paris: Flammarion, 381 p.

choses à ne PAS faire; si on les fait, on peut être sûr qu'on peut essayer tout ce qu'on veut par ailleurs, c'est foutu d'avance! Notamment: avant la chasse, il ne faut pas forniquer avec son épouse.

Une personne du public: La veille de la chasse?

Jean-Loïc: La veille de la chasse. Surtout pas. Pourquoi ? Encore une chose à expliquer... En tout cas, il ne faut surtout pas le faire. Si on rentre de la chasse bredouille, la première chose qui vient à l'esprit, c'est : « Il y en a un qui... ». Le problème c'est de savoir qui. Quand bien même vous le sauriez, ça n'empêche pas que ça a été fait, on ne peut pas le défaire. Il n'y a plus de gibier. Pourquoi il n'y a plus de gibier? Parce que la Maîtresse des animaux est fâchée. Pourquoi ? Parce qu'un chasseur a fait une bêtise... Alors elle est fâchée. Les animaux lui appartiennent, c'est elle qui octroie les animaux aux chasseurs. Elle veut bien qu'on chasse ses animaux, mais à certaines conditions. Or là, ils n'ont pas respecté la condition *sine qua non*, et du coup, en représailles, elle retire les animaux. Le chamane, c'est celui qui va aller au nom de son groupe rencontrer la Maîtresse des animaux pour négocier : « Oui, il y en a un qui a fait une bêtise, d'accord, mais bon, ce n'est peut-être pas complètement de sa faute, et puis, c'est vraiment exceptionnel et on ne recommencera plus. C'est promis, on arrête! »

Il essaie de la convaincre que ce serait bon qu'elle rende les animaux. Et elle finit par les rendre. Le chamane est celui qui intercède. Alors pourquoi est-ce forcément un homme?

Une personne du public: Parce que c'est un chasseur ?

Jean-Loïc: Non. Parce que la maîtresse des animaux est une femme ! Mais une femme-animale, généralement à forme de cervidé. Vous comprenez pourquoi le chamane se roule par terre, se met à éructer... « Chamane » ça vient d'une racine toungouse *sham* qui veut dire: « Se comporter comme un animal en rut ». Le chaman est celui qui se comporte comme un animal en rut. Il va gratter par terre, pousser des cris, faire toute une gesticulation qui imite l'animal en rut, il va porter des cornes de cerf et tout un tas d'attributs qui l'animalisent. Il s'animalise le plus qu'il peut. Pourquoi? Parce que s'il attend que la déesse s'humanise, il peut attendre longtemps...



Une personne du public: Pour la séduire ?

Jean-Loïc: Oui. C'est son épouse, disons symbolique, il est son époux terrestre, et donc c'est lui seul qui peut intervenir auprès d'elle. Et le seul moyen de le faire, pour lui, c'est

de s'animaliser. Elle, cela lui arrive de s'humaniser, d'apparaître comme une femme extraordinaire, et n'importe quel homme qu'elle rencontre fond immédiatement en la voyant. C'est l'histoire de Mélusine et beaucoup d'autres histoires où une femme incroyable apparaît, souvent nue, à un homme qui... Mais c'est elle qui décide, pas lui.

En y réfléchissant on peut se dire qu'il y a des raisons à cela. Mais c'est comme ça, les humains n'y peuvent rien. Dans le cas de nos chasseurs, si on attend, il n'y aura plus de gibier, et toute la tribu va périr de faim. Le seul moyen qu'on ait, en tant qu'humain, d'influer sur cette situation, c'est de s'animaliser pour essayer d'attirer la maîtresse des animaux, la séduire, la contacter, ou du moins essayer de la persuader.

Ensuite, cela dépend des populations. Chez les Inuits par exemple, la grande déesse qui est la Maîtresse des animaux s'appelle Sedna. Elle a des cheveux complètement embrouillés. Elle ne peut pas se peigner, et elle a des poux, c'est absolument terrible, ça la gratte. L'histoire raconte qu'auparavant Sedna était sur une barque et qu'elle a été rejetée à l'eau, puis quand elle s'est agrippée à la barque, on lui a coupé tous les doigts. N'ayant plus de doigts, elle ne pouvait plus s'agripper, et elle est tombée à l'eau. Elle est devenue une déesse qui vit au fond de l'eau, mais elle a toujours ses cheveux plein de poux et, sans doigts, elle ne peut pas se gratter, c'est horrible. Quand le chamane vient la voir, ce qui marche à tous les coups, c'est de lui gratter les cheveux et de lui enlever les poux, et alors les poux deviennent les phoques, les baleines et tous les animaux marins. Elle est la Maîtresse des animaux, des animaux qu'on chasse, et pour les Inuits ce sont des animaux marins, donc évidemment elle n'a pas l'apparence d'un cervidé, mais c'est la même histoire qui est derrière.

Naissance miraculeuse

À quoi on reconnaît un héros? Il n'est pas né comme les autres. On rejoint, notamment la naissance par le flanc, les femmes reptiliennes qui accouchent comme les vipères, la Vouivre (c'est à l'origine le même mot que vipère, *Vipera*)... Ça peut être l'accouchement qui est anormal, disons miraculeux, pas du tout comme cela se passe normalement.

Le héros se distingue d'entre tous les hommes, il va grandir très vite... Mais cela peut être la conception elle-même qui est miraculeuse. Les conceptions miraculeuses, il y en a de très nombreuses : un rayon de soleil, un coup de vent, ou bien la femme avale un brimborion... La Vierge Marie, l'immaculée conception : l'enfant est forcément extraordinaire.

Du coup c'est utilisé aussi dans d'autres récits dont ce n'est pas le propos. Cela peut être utilisé comme ruse, par exemple les mythes de Corbeau, le soleil caché, le maître du soleil. Cela rejoint toutes ces histoires comme celle d'Amateraseu au Japon. Quelqu'un a confisqué le soleil, et le garde chez lui dans une grotte, ou dans un coffre. Tout le monde essaie de récupérer ce soleil caché, mais personne n'y arrive. Or celui qui a volé le soleil a une fille qui s'avère incorruptible. Le proverbe dit : « Il faut séduire la mère pour avoir la fille », mais là il faut séduire la fille pour avoir le père. Corbeau se métamorphose en un tout petit brin d'herbe, un brimborion qui flotte sur l'eau. Quand la fille va boire à la

rivière, elle avale ce brimborion et tombe immédiatement enceinte. Elle accouche dans la maison, d'un enfant miraculeux (qui est en fait Corbeau). Il a une forme humaine et grandit à toute vitesse, il devient vite très puissant, donc il fait tous les travaux, et il est très serviable... Le grand-père est séduit, et un jour le grand-père lui dit : « Je te donne ce que tu veux. » L'enfant demande d'ouvrir le coffre. Le grand-père refuse, mais l'enfant insiste : « Allez... juste une peu pour voir, pas pour toucher, juste pour voir... ». Le grand-père finit par céder, mais en un clin d'œil l'enfant redevient corbeau, attrape le soleil et s'envole avec l'astre.

Putiphar

Putiphar est un officier de Pharaon qui a recueilli Joseph. Pendant l'absence de Putiphar, sa femme fait des avances à Joseph qui refuse. Par rancœur, elle l'accuse d'avoir voulu la séduire, et Joseph est puni. Il s'agit aussi d'un motif très répandu et très ancien. Je parlais tout à l'heure d'inversion. Nous avons ici un bel exemple d'inversion. Dans Suzanne et les vieillards, c'est le motif inverse. Les vieillards veulent séduire Suzanne qui refuse, et du coup ils l'accusent. Heureusement cela finit bien puisqu'il y a un jeune garçon, Daniel, qui réussit à les confondre.



À propos d'inversion: quand on a une version d'une histoire « en clef masculine », il est toujours intéressant de chercher à savoir s'il n'y aurait pas une version féminine de la même histoire. Quand on repère une inversion, cela conduit à dénouer toute l'histoire... Car parfois il s'agit d'un seul petit détail, que l'on ne trouve que dans une version, mais qui va éclairer tous les autres contes où il n'y a pas d'inversion. Quand on travaille sur sa propre version, dans la perspective de conter soi-même, c'est intéressant de s'attarder à ce genre de détail qui va donner un autre sens à l'histoire, sans avoir l'impression de « tordre » ou de trahir l'histoire initiale... En tout cas, l'inversion est quelque chose qui est pratiquée par les conteurs depuis toujours.

Création du vagin, mythe de la *vagina dentata*

Là aussi il y a une immense quantité d'histoires qui disent beaucoup plus que la simple origine des sexes. Il faudrait parler de Maui, le grand décepteur en Océanie. Un décepteur est une espèce de dieu ou héros à la fois bon et mauvais, qui fait des farces pendables. On dit *trickster* en anglais. En Afrique, c'est souvent Lièvre ou une Araignée, en Amérique du Nord, c'est souvent Coyote, et c'est Loki dans la mythologie nordique... On retrouve le lièvre chez nous: ce peut être celui qui pond des œufs à Pâques. Et en Suédois, « Araignée » se dit *lok*, or Loki est le maître des filets...

Bref: le décepteur est celui qui fait des tours pendables, y compris aux dieux, et il y a même des dieux qui meurent à cause de lui. Mais il peut aussi faire des choses bien: c'est aussi un démiurge. Le démiurge c'est celui qui arrive après la création et trouve que tout cela n'est pas fini. Par exemple, il y a déjà la mer, faite par le Créateur, eh bien, il intervient

après coup pour faire les marées.

Donc Maui est le grand décepteur en Océanie. Il intervient dans de nombreuses histoires, et comme tous les décepteurs, il fait des farces parfois d'un goût très douteux (on rejoint les *kryptadia*).

Frida: est-ce que Prométhée peut avoir ce rôle, il fait des farces, ou joue des tours à Zeus...

Jean-Loïc: Non, là c'est plutôt un autre mythe, celui du héros civilisateur... Il ruse, il trompe, mais ce n'est pas systématique... Le décepteur, c'est plus fort que lui, il faut qu'il fasse des «conneries»... sans raison, il peut paraître immature, c'est un bouffon, un fripon divin... Il fait des farces qui semblent insensées. Il y a par exemple chez les décepteurs l'équivalent des danseuses obscènes: ce sont les danseurs obscènes, qui s'attachent par le sexe avec une ficelle et qui tirent... et tout le monde s'esclaffe... Il y a peut-être un sens mythique à ces farces, mais pas forcément.

Revenons à Maui. C'est donc le grand décepteur en Océanie, et il veut donner l'immortalité aux hommes. Il sait que pour donner l'immortalité aux hommes il doit couper le lien qui tient le cœur d'une grande déesse, maîtresse de la vie et de la mort, et il décide de procéder par ruse. La déesse dort sous un arbre, les jambes écartées, Maui entre dans son sexe la tête en avant, et commence à avancer, avancer. Mais en le voyant faire, un petit oiseau perché dans l'arbre juste au-dessus éclate de rire en voyant cette scène, ce qui réveille la déesse qui, de surprise, referme ses jambes et du même coup étrangle Maui, qui meurt.

(Remarquez d'ailleurs : quand un petit objet tombe dans le giron de quelqu'un, il est rattrapé par un geste différent selon que ce quelqu'un est un homme ou une femme... tout se tient dans une culture...).

Le vagin est donc à la fois source de vie et de mort et à cause de cela les hommes sont mortels.

Il y a des mythes sur la création du vagin, qui racontent comment il est apparu, car il n'a pas toujours existé... Il y a aussi quantité d'histoires là-dessus, dont une des grandes variantes dit que c'est une blessure. Une variante est que cette blessure est une morsure de serpent ou de lézard, et cette blessure saigne... Avec le mythe du vagin denté (*vagina dentata*), on rejoint le grand thème, vu avec Maui, du vagin comme risque mortel¹⁰. Dans les variantes sud-américaines, il est dit qu'à l'origine, le vagin était garni de dents de piranhas. Autrefois donc, tous les hommes mouraient lors du coït, jusqu'à ce qu'un héros fasse un jour mine de coïter avec une femme primordiale, mais au lieu de la pénétrer avec son sexe, il utilisa une pierre arrondie qui détruisit toutes les dents sauf une au milieu: c'est le clitoris.

10 Ce mythème a fourni l'argument d'un film d'horreur de Mitchell Lichtenstein : « Teeth ».

Marc : Pendant la guerre du Viêt-Nam, les soldats américains racontaient que les femmes mettaient une lame de rasoir dans leur sexe pour se protéger du viol... des vietnamiennes mettaient des lames de rasoir...

Jean-Loïc : C'est très intéressant car c'est une variante actuelle du mythe : on voit comment il se transmet encore aujourd'hui sous la forme de légende urbaine ou contemporaine. Quand on parle de mythe, c'est que les gens y croient, sinon ce n'est plus un mythe.

Un autre qui fonctionne encore beaucoup aujourd'hui est le motif du *penis captivus* (parce que ceux qui collectent les « histoires spéciales », quand ils collectent ce genre d'histoires, ils se mettent à parler latin... [rires]): l'homme ne peut plus se retirer de la femme, comme dans le cas du chien. C'est moins dangereux que la *vagina dentata*, mais il est « capturé ». Ce qui rejoint les mythes fondateurs des femmes qui ont coïté avec un animal: les Dogribs (côtes de chien), nom d'une tribu nord-américaine, leur mythe d'origine dit que leur ancêtre a coïté avec un chien. Dans le monde entier il y a des peuples qui racontent : « Notre ancêtre s'est accouplée avec un chien ». Cela donne des peuples cynocéphales ou des gens capables de se transformer en chien.

L'histoire du *penis captivus* se raconte comme une histoire vraie actuellement, sous forme d'une rumeur qui circule régulièrement : « Tu sais, Untel et Unetelle, la police est venue l'autre nuit parce que... il ne pouvait plus... on ne sait pas comment ils ont réussi à les détacher mais... à l'hôpital... etc. » Et l'histoire circule.

Infibulations, inserts péniers

Cela se pratique encore aujourd'hui, cela fait partie de la grande famille des piercings. On fait glisser un anneau, une boule sous la peau... Mais c'est une pratique ancestrale chez certains peuples, avec des mythes qui expliquent pourquoi. Certains Indonésiens font cela pour que leur pénis ressemble à celui du rhinocéros, qui est plein de pointes...

Certains inserts ont pour but d'empêcher le retrait et certains autres de blesser la femme. Pour le retrait, il faut alors attendre la détumescence du phallus. D'ailleurs, certains mythes d'origine de la mort sont liés à la détumescence du phallus...

Les trois sangs

En fait, ce que j'essaie de vous dire à travers tout cela, c'est qu'au-delà des stéréotypes, il y a des sens cachés, non explicités. Si l'on comprend ce qui sous-tend ces histoires, tout à coup les choses s'éclairent.

Lisez Alain Testart si vous ne l'avez pas lu, lisez-le¹¹. Il a une thèse sur ce qu'il appelle la « structure S », /S/ pour Structure et pour Sang. Il explique qu'il y a trois sangs: le

11 Pour cette question, le livre de référence est: Alain Testart, 1991, *Des mythes et des croyances. Esquisse d'une théorie générale*, Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 441 p.

menstruel, qui est féminin; le sang de la chasse, de la blessure, du meurtre, qui est masculin, et le sang sacré, le sang du christ, qui est aussi le vin, et qui est sacré (pensez à saint Vincent, le patron des vigneron: saint-vin-sang, ce n'est sans doute pas par hasard, et procède du même jeu que saint Aignan qui soigne de la teigne et sainte Claire qui guérit la vue).

Alain Testart explique qu'il faut que ces trois sangs ne soient jamais en contact les uns avec les autres. Alors bien des stéréotypes s'expliquent, et l'on comprend pourquoi la chasse et la cave sont masculines.

La cave, c'est un lieu de sociabilité masculine autour du vin. Vers chez moi, par exemple, il est hors de question qu'une femme entre dans une cave... C'est là que les hommes vont discuter... C'est un lieu sombre, creux, une grotte arrondie où coule un liquide rouge que l'on boit dans des verres arrondis, et qui sort de barriques qui rappellent un gros ventre... Si c'est un lieu interdit aux femmes, ce n'est sans doute pas un hasard.

Et si les curés portent des robes, ce n'est sans doute pas non plus un hasard, puisque ce sont eux qui manipulent le sang du christ... Si les femmes ne chassent pas, ce n'est sans doute pas non plus un hasard : les femmes ne doivent avoir aucun contact avec le sang animal sauf à une exception : au moment de la tuerie du cochon, moment où elles « tournent » le sang qui va servir à faire la fressure: elles le tournent pour l'empêcher de « prendre ». Il faut alors réfléchir à ce que signifient « prendre », « tourner », et « faire tourner » comme dans faire « tourner » la mayonnaise. Quand est-ce que les femmes font tourner la mayonnaise? C'est évidemment une question de sang.

Pour conclure sans conclure, je suis désolé de l'aspect fouillis de mon exposé mais personne n'a vraiment fait d'étude approfondie sur la question du genre dans les mythes et l'anthropologie. Il y a donc pour moi ces deux entrées possibles: par les mythes, et par les anthropologues femmes.

Je vous en donne une liste non exhaustive, car en la faisant je me suis dit qu'il faudrait faire un dictionnaire des femmes anthropologues. C'est un outil qui n'existe pas à ma connaissance, et qu'il serait très intéressant d'entreprendre.

Jean-Loïc nous expose ensuite une liste de femmes anthropologue (Disponible sur le site de l'APAC <http://conteurspro.fr/>)



Après-midi :



L'idée de l'après-midi est, vu la matière et la richesse de la matinée, que chacun-e réfléchisse aux pistes d'exploration et aux questions concrètes qu'il ou elle se pose dans son travail.

Nous faisons un tour de table :

Frida: Par rapport à l'état des lieux fait par les anthropologues hommes ou femmes: qu'en est-il des histoires racontées par les femmes? Par exemple dans les mythes grecs, y avait-il certaines histoires qui étaient racontées entre femmes et que ne connaissaient pas les hommes? Qu'en est-il de cette question masculin / féminin dans notre culture?

Didier: Godard disait lui-même qu'une vidéo n'était pas LE film, la reproduction d'un film n'est pas le film en question. Il y a cette vibration-là qui est indispensable. Une histoire est faite d'un corpus de versions, aucune n'est la bonne version. De toutes ces histoires se dégagent UNE certaine histoire. Mon questionnement est double. Premièrement il y a plusieurs niveaux de manifestation de l'histoire, ou de repérage de l'histoire, jusqu'au dernier niveau qui est : le conteur ou la conteuse qui redonne vie ou âme à cette histoire. Tout à coup, pendant le temps de la narration, l'histoire se manifeste. La seconde question est donc: Comment le genre peut se projeter là-dessus. Comment faire pour repérer quelle est l'âme de l'histoire. Est-ce que l'homme, la femme, va y lire quelque chose? Va-t-il, ou va-t-elle, repérer l'histoire de manière différente? Ou est-ce à un autre niveau que l'histoire va recevoir une vibration qui est plus celle de l'homme ou de la femme?

Hélène: Comment faire pour trouver toutes les sources, les textes dont tu as parlé?

Anastasia: Existe-t-il une tricksteuse? Une décepteuse femme ? Il existe des femmes un peu so-sottes, comme Elsa, mais des femmes facétieuses? Dans ce dictionnaire que tu as fait avec Bernard Sergent, dans ce matériau, as-tu trouvé ce type de personnage?

Didier: Je trouve que les décepteurs ont un côté très féminin, comme Nasr Eddin...

Anastasia: Quand ils se déguisent...

Theresa: Je t'ai déjà posé la question par rapport à la Déesse-Mère, qui en fait n'existe pas vraiment. Tu peux partager la réponse que tu m'as donnée, elle était passionnante. Par exemple par rapport au site de Gavrinis en Bretagne. Sinon ma question est de savoir s'il y a une différence de regard entre les anthropologues hommes et les anthropologues femmes. Si l'on traite de sujets concernant les femmes, une femme va sans doute en parler différemment?

Sonia: Je n'ai pas vraiment de question mais plus une réflexion par rapport à ce que tu disais concernant les chamanes. Cela m'a fait penser aux sportifs, aux joueurs de foot, les vestiaires, les lieux de socialisation masculine et cet interdit de coucher avec leurs femmes la veille des matchs. Et la question subsidiaire: le sport féminin qui a tellement de mal à émerger...

Françoise: Ma question je la pose à l'APAC et à la commission égalité: la question du matrimoine. C'est une question qu'on se pose beaucoup à HF, comment rendre la visibilité à ces femmes anthropologues qui ont été oubliées.



Mary-Myriam: Dans la lignée d'HF, comment en effet poser la question du genre aujourd'hui non plus en opposition mais en richesse, en bénéfique. Nous sommes dans une société où on oppose sans cesse...

Marc: la difficulté pour les conteurs hommes est : comment trouver des héroïnes... On se base sur quatre ou cinq versions et on fait sa propre improvisation. On n'a pas toujours la même interprétation, comment faire pour faire, disons, une version plus féminine? La dernière fois, en décembre nous avons évoqué qu'il fallait systématiquement raconter un conte alternativement avec un héros puis une héroïne... On veut bien faire le pas... Mais c'est difficile pour nous...

Françoise: Il y a eu une sur-masculinisation des personnages dans les contes. J'ai lu

récemment un livre de collectage du Sud-Ouest fait par Jean Guilaine: il n'y avait quasiment aucune héroïne féminine dans les histoires! Je ne sais pas par qui étaient racontées ces histoires, ce n'était pas mentionné dans le collectage. Mais même pour des personnages où il y a d'habitude des femmes, comme la vieille sorcière-passeuse, c'était des hommes!

Nathalie: Moi c'est plutôt une inquiétude par rapport à tous ces collectages dont on a entendu parler ce matin, tout ce qui s'est perdu, est-ce que c'est encore là quelque part? Ou c'est déjà trop tard pour cette partie-là, celle concernant les femmes?

Florence: Je suis venue avec un questionnement, celui de la parole publique. Je cherche à énoncer une parole féminine, parce que j'entends parfois des femmes qui, pour moi, ont une parole masculine. Et c'est la même chose pour les hommes. C'est ça que je cherche. Ce matin j'ai découvert une immense mer d'information et je ne sais pas me débrouiller dans une mer comme celle-là. Par rapport au conte, y a-t-il des contes de femmes qui s'adressent à tout le monde? Une parole publique qui ne soit pas simplement les femmes entre les femmes? Je n'ai pas trouvé cela pour l'instant. C'est une quête que je fais avec d'autres conteurs.

Les oracles: ce n'était pas que les hommes qui les interprétaient, il y avait des prêtresses, même si elle le faisait pour des rois. Voilà: la parole publique des femmes.

Catherine: Je travaille dans un milieu où se pose beaucoup la question du genre. Je me disais qu'en posant la question à mes collègues conteuses je pouvais trouver des solutions. Lorsque nous montons des projets, nous avons l'obligation de faire des marquages sur le genre: la sexualité, les enfants, la liberté... Je me suis mise à travailler les contes en mettant en valeur ces marquages de genre. Mettre en avant la femme. Et ça n'a pas marché! Parce que pour moi la femme ce n'est pas une opposition à l'homme, dans les contes merveilleux ils se complètent, par exemple la sœur qui se montre très courageuse pour aider ses frères. Ou c'est le père... Comment faire pour sensibiliser à la question du genre, à l'égalité femmes-hommes? Parce que même dans mon milieu c'est un bide! Je travaille au ministère des affaires étrangères à la direction du développement humain, la santé, la sécurité alimentaire, l'éducation... Nous avons une chargée de mission qui travaille en transversal, nous avons discuté de ça: c'est fondamental... La pauvre, elle galère comme une malheureuse! Pour avancer d'un millimètre... C'est aussi difficile que d'avoir de l'eau courante en Afrique!



Claire: Peut-on distinguer les sources masculines des sources féminines? Et si oui, y a-t-il des particularités (ce n'est pas forcément une question d'hommes ou de femmes...). Ou, comme ont dit certains, une certaine

lumière, un regard que pourraient porter les femmes sur l'histoire dont elles ont été exclues? Et est-ce qu'en 2017 il y a des hommes et des femmes qui revisitent cette question à la lueur de ça?

Antonietta: Dans le corpus des contes, les femmes subissent beaucoup plus de violences physiques que les hommes.

Le tour de table se termine

Françoise: Jean Loïc, veux-tu reprendre certaines questions?

- Il me semble qu'à plusieurs reprises la question de la contextualisation a été posée: le fait que, dans une société donnée, être un homme ou une femme fait que l'on raconte différemment, que l'on a accès à certaines histoires.

- Le fait aussi qu'un anthropologue soit homme ou femme.

- Certaines sociétés sont extrêmement patriarcales, mais il y en a d'autres, comme celle des Touaregs que tu as évoquée...

- La question aussi qu'a posée Didier, qui est plus de l'ordre de l'exégèse, c'est-à-dire: comment à travers le temps l'interprétation d'une l'histoire peut évoluer? Quelque chose qui fait que dans notre interprétation, les personnages masculins deviennent moins genrés.

Je pensais par exemple au personnage de Marie, ce qu'en a fait l'église, comment elle a traversé le temps par la tradition populaire...

Anastasia: C'est drôle je pensais aussi au personnage de Marie! J'ai traduit un conte des Balkans, c'est une femme qui parle. Le conte présente Marie comme une fille-mère qui refuse un enfant parce qu'elle ne l'a pas voulu. Dans sa parole c'est très dur, une femme rejette son enfant, elle n'en veut pas et tous les gens qui la voient la traite de putain («Qui ne lui est pas passé dessus?»), son enfant, on le traite de bâtard... Quand elle rentre chez elle, elle jette son enfant de côté dans le foin, puis c'est grâce à une grenouille qu'elle finit par accepter son enfant. Ce n'est pas un bonhomme qui peut inventer une histoire pareille!

Jean Loïc: Dans ce qui a été dit je vois deux entrées: l'une par le corpus, l'ensemble des contes, le contenu, et l'autre par: «Qui s'est occupé de ça?» Question corpus, il y a des rôles, masculins, féminins. Est-ce que les rôles féminins ne sont pas sous-évalués, dévalorisés ? Que fait-on en tant que conteurs avec ça? Qu'est-ce qu'on endosse en tant qu'homme ou femme là-dedans? Pour ce qui est du collectage, si les femmes anthropologues y ont bien participé, leur travail a été pour partie mis de côté, donc on dispose d'un travail largement masculin. La question subsidiaire est donc: « Qu'est-ce qu'on fait de tout cela, est-ce qu'on met la question de côté? Est-ce que cela ne change rien ou cela change quelque chose? » En effet, a-t-on perdu un pan entier de notre

culture? Est-ce important?

Chacun peut avoir son opinion, mais il y a déjà un fait: tous ces textes, ces thèses faites par des femmes sont largement inaccessibles car non publiées. Donc avant même de se poser la question sur le contenu et la réflexion sur le contenu, il y a un voile sur le travail des femmes anthropologues. Une grande partie de leur travail est devenu invisible sauf pour une élite de spécialistes qui savent que cela existe.

Du côté pratique, si on veut aller du côté de l'action et des choses qui vont changer le monde (ce n'est pas très modeste, mais c'est bien de vouloir changer le monde!), ce serait de mettre en lumière ce travail des femmes. La science appartient à tout le monde !

Les personnes qui font de la rétention de savoir sont des gens méprisables, et quand on peut faire quelque chose contre cela, il faut le faire... C'est une des raisons de ma présence ici. La recherche se fait principalement dans un monde universitaire. Quand on passe un doctorat, c'est un investissement énorme, on ne peut pas le faire si on n'aime pas ça. Ensuite c'est important d'avoir un poste, de pouvoir continuer à travailler dans ce domaine qui, en général, a pris dix ans de votre vie! Dix ans à ne faire que ça, à oublier tout le reste, à devenir monomaniacque et à embêter tout votre entourage... C'est atterrant de voir que ceux qui continuent après cela sont généralement des hommes, et que les femmes ont « tendance » à disparaître !



Didier: On ne peut pas tout de même tout expliquer par le machisme...

Jean-Loïc: Le monde universitaire est ce qu'il est. Mais au-delà du monde strictement universitaire, il s'agit d'un travail qui a été produit et qui pourrait être utile à tous, un travail qui éclaire un pan entier de notre culture, un répertoire de savoir. Tout seul pour trouver ça, c'est dix ans de vie! Il y en a qui l'ont déjà fait, mais quand ce sont des filles qui l'ont fait, c'est perdu dans des bibliothèques... Pour moi l'explication est aussi dans le machisme de l'institution.

Didier: Mais est-ce qu'on peut rapporter ça au contenu?

Jean Loïc: En effet, y a-t-il une spécificité du travail féminin? À la limite, cela m'est égal. Ce qui m'importe, c'est qu'une grande partie du travail féminin a disparu. Il est peut-être complètement inintéressant. Mais comment se fait-il que c'est le travail féminin qui disparaît davantage que le travail masculin? Je ne sais pas s'il est plus ou moins

intéressant, ou spécifique. J'aurais plutôt tendance à dire non. Sauf peut-être dans les sujets choisis. La menstruation par exemple...

Dans le monde grec dont on a parlé, il y a par exemple Marie Delcourt, une des plus grandes hellénistes du début du XX^{ème} siècle. Elle a revisité les mythes grecs en étant ouvertement féministe. Que ce soit intéressant ou pas, c'est à chacun d'en juger. Mais ceux à quoi chacun est confronté, et qui n'est pas du ressort de chacun, est qu'il y a une impossibilité de fait, un mur. Pour avoir une réponse, il faut déjà que je puisse avoir accès à ce qu'ont fait ces femmes. À ce moment-là, on pourra poser la question de savoir si le travail a été différent de celui des hommes, si elles ont pointé des choses qui ont totalement échappé aux hommes, ou auxquelles ils n'auraient jamais pu avoir accès. Mais cette question est secondaire du point de vue chronologique puisqu'il faut d'abord que j'aie accès à ces travaux. Pour Marie Delcourt, c'est possible¹², mais pour bien d'autres, ce ne l'est pas.



Et cela est dû au système même de l'université: qui est recteur ? etc. Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin. Il suffit de regarder les statistiques, que nous n'allons pas changer, là, maintenant.

Par contre, on peut déjà essayer de changer l'accessibilité, la sensibilisation...

Par exemple Ariane de Félice: on pourrait essayer de diffuser sa thèse¹³, même si on se trouve en face d'espèces de dragons qui nous refusent l'accès à ces sources... Parce que personne ne le fait. J'ai fait jadis un prêt-inter, mais combien l'ont fait?

Claire: Mais y a-t-il des collègues masculins qui ont ce même type d'interrogation?

Jean Loïc: Oui, je peux en trouver facilement. Je pense par exemple à Jean-Louis Olive, un anthropologue que vous connaissez peut-être, qui est très sensible à ce genre de questions. Si on envisageait de faire un courrier qui ait un peu de poids, il vaudrait mieux avoir certaines signatures d'universitaires. Nicole Belmont, Bernard Sergent, même Françoise Héritier... On pourrait faire une lettre et s'il n'y avait pas de réponse, la publier dans Libé. Un courrier qui pointerait Ariane de Felice mais aussi d'autres textes anciens et

12 Voir par exemple Marie Delcourt, 1998, *Hermaphrodite. Mythes et rites de la bisexualité dans l'Antiquité*, Paris: PUF, 144 p.

13 Ariane de Felice, 1957, *Essai sur quelques techniques de l'art verbal traditionnel*, Paris: Thèse d'état (tapuscrit), 842 p.

inaccessibles, verrouillés: « Nous demandons l'accessibilité de ces travaux, leur publication... ». Je signe tout de suite!

Didier: Y aurait-il dans les interprétations de femmes, des questions qui fâchent... Qui font que certains chercheurs mettent de côté les résultats obtenus par des femmes?

Jean Loïc: Je ne crois pas à un machiavélisme, à une conspiration des hommes... Je pense que c'est simplement du machisme ordinaire. Éliane Daphy, anthropologue spécialiste de la chanson¹⁴, met régulièrement sur son fil Facebook des photos de colloques où il n'y a que des hommes. Elle publie la photo avec un commentaire bien ciblé. Si on le fait remarquer aux hommes, ils tombent des nues.

Antonietta: Il s'agit bien de parole publique. La femme n'y accède pas. Autant dans le monde des chercheurs que celui des publications. Qu'est-ce qui bloque cette parole publique?

Theresa: C'est aussi une question pour nous: pourquoi se mettre en arrière, on se met derrière quelqu'un qu'on soutient, mais pas nous-mêmes en avant.

Florence: Je ne suis pas d'accord. Je n'ai pas à me transformer. Je suis souvent confrontée à cela en tant que femme conteuse, parisienne. Je ne suis pas d'accord avec ces codes. Je me positionne autrement. Mais il faut l'espace pour jouer. Et il n'y a pas l'espace. Tu dis « se mettre en avant »: c'est ça qui me fait réagir.

Antonietta: On fonctionne différemment des hommes, mais on peut à notre manière se mettre en avant.

Didier: Je pose la question, puisque j'ai la chance aujourd'hui d'avoir des femmes autour de moi: vous personnellement, pour porter cette injustice au niveau de notre corporation, est-ce que vous avez senti des moments où on ne vous recevait pas parce que vous étiez femmes?

Concert de voix: Oui!

Didier: Dans quel contexte?

Concert de voix: Dans des programmations!

14 Elle a notamment organisé en 2001 un colloque sur « Sexe, genre et âge dans la relation d'enquête » (voir <http://calenda.org/186604>).

Didier: Vous allez partir sur des statistiques, mais concrètement, personnellement...

Françoise: Personnellement j'ai vécu une discrimination négative, non pas en tant que femme, mais en tant que mère. J'avais à ce moment-là quatre enfants petits, j'ai été prise comme comédienne sur une production. Je n'avais absolument pas parlé de ma situation familiale aux hommes qui organisaient le spectacle. Au moment de signer le contrat, ils proposent les heures de répétitions: de 14h00 à 22h00 tous les jours. Je leur demande s'il serait possible, au moins une fois par semaine, de travailler le matin afin de que je puisse une fois par semaine coucher mes enfants. Deux jours plus tard, je reçois un appel comme quoi je ne suis finalement pas prise sur le rôle. Bien sûr cette raison n'a pas été convoquée. Mais pour moi c'était absolument une évidence.

Hélène: À mon époque, lorsqu'on passait un certificat à l'université, quand il s'agissait d'une femme mariée, systématiquement on lui mettait une note en dessous de la moyenne, car on considérait qu'en tant que femme mariée sa place n'était pas à l'université.



Marc: Mais c'est malheureusement toujours la même chose, au niveau professionnel, syndical, on se met devant. On prend la parole comme des guerriers. On écrase par notre comportement. J'ai fait de la politique et du syndicat, je sais que malgré moi, lorsque l'on part sur une discussion de défense, je me rends compte que j'utilise ces ressorts. J'écrase les personnes. Des fois c'est involontaire...

Frida: Il m'est arrivé de vouloir faire une formation avec un metteur en scène très connu, il avait décidé de prendre autant de garçons que de filles. Mais comme dans le milieu du théâtre il y a plus de filles, pour les filles il faut être dix fois meilleures que les garçons, qui n'ont rien d'autre à faire que d'être des garçons. Ils sont pris sans qu'on ait besoin de regarder leurs capacités professionnelles, alors que les filles on va regarder. Il n'y a pas d'intention discriminatoire, mais dans les faits c'est comme ça. La parité n'est pas respectée par la réalité de la vraie vie. C'est profondément injuste.

Mary-Myriam: Je suis mère de famille nombreuse. Je ne l'annonce pas, mais cela se sait.

J'entends ce genre de réflexion: « Tu pars en déplacement... et ton mari te laisse partir? ». Je serais un homme, tu me demanderais si ma femme me laisse partir? C'est récurrent. La question n'est pas si j'ai à demander l'autorisation à qui que ce soit, mais: « Pourquoi tu me le demandes? ». Tu me le demandes parce que je suis une femme. Et quand je n'étais pas mariée c'était: « Ton père est d'accord? ». J'ai fait un métier d'homme: j'étais imprimeur. J'avais une entreprise d'imprimerie. Nous étions deux conducteurs offset dans toute l'Aquitaine, ma meilleure amie et moi. On nous demandait si nos pères étaient d'accord!

Theresa: Pour en revenir au conte, est-ce, que lorsque les femmes programment, elles programment plus de femmes? Y a-t-il un choix inconscient de remplir la programmation avec plus hommes ou de femmes? Car dans la programmation il y a toujours cette pyramide en faveur des hommes, à part dans la toute petite enfance.

Claire: Je redonne toujours cet exemple, lorsque Karine et moi nous programmions pour de la toute petite enfance pour *Histoires Communes*: nous étions les premières à penser qu'il faudrait autant d'hommes que de femmes pour les crèches. On cherchait désespérément dans toute la France les conteurs hommes qui racontent pour la petite enfance. Et du coup, on faisait de la discrimination positive à l'envers: ils étaient beaucoup plus programmés que les femmes!

L'autre jour je me suis réveillée avec un dégoût profond pour les contes. Je me suis dit: « Moi féministe, j'ai 60 ans : j'arrête. Je ne veux plus raconter ça. » Ce qui m'a frappée dans ce que tu as dit ce matin, c'est comment les contes, ces petites poussières d'étoiles, ce sont transformés à travers le temps. Mais les archétypes se sont transformés en stéréotypes. Comment faire aujourd'hui avec ça? On se tait? Comment faire intelligemment, il ne s'agit pas de faire du bricolage, comment faire pour ne pas véhiculer des choses qui ne sont plus possibles à dire?

Anastasia: Nous avons parlé de la programmation des contes, mais il en est de même pour les conférences. Pour la Mythologie Française je me bats pour trouver des femmes mais c'est très difficile...

Françoise: Je vous conseille le site de l'Institut Émilie du Châtelet, qui est un institut en Île-de-France qui travaille sur l'histoire des femmes et du genre. On y trouve des références et des vidéos de chercheuses et de chercheurs sur la question des femmes:

<http://www.institutemilieduchatelet.org/conferences-2>

En particulier la série *40 ans de recherche sur l'histoire des femmes, du sexe, et du genre*. Les chercheuses et chercheurs racontent à la fois leur parcours personnels et leurs travaux. Cela peut donner aussi un bon carnet d'adresses, un lieu ressource. Et c'est passionnant.

Émilie du Chatelet était une scientifique, une chercheuse du XVIII^{ème} siècle, c'est elle qui a

traduit pour la première fois Newton en français. Sa traduction est restée jusqu'il y a peu la traduction de référence. Accessoirement, elle était la compagne de Voltaire...

Claire: Je voudrais revenir sur ce que tu as dit sur la Déesse-Mère. J'ai compris qu'il n'y a rien d'universel, mais des cultures différentes. Mais pourquoi le mythe de la Déesse-Mère serait-il moins vrai que d'autres?

Jean Loïc: Le mythe de la Déesse-Mère n'est simplement pas universel parce qu'il n'existe pas. Il y a localement des cultes à des déesses qui peuvent être des déesses-mères, vénérées en tant que mères ou pas. Le reproche que l'on fait à ceux ou celles (car il n'y a pas que des féministes, Evans qui a travaillé sur la Crète, a fait cela bien avant) qui défendent cette idée fausse, est qu'ils posent le fait que le culte de la Déesse-Mère aurait été un culte universel qui aurait précédé le patriarcat. Ce culte justifierait un matriarcat primitif, extrêmement ancien, qui aurait été détrôné, détruit par un culte à des dieux masculins, et du coup, un patriarcat aurait vu le jour. Sur cette forme d'énonciation générale d'une histoire universelle qui aurait été vraie partout, cela n'est pas vrai. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de déesses-mères. Des déesses-mères, oui, mais une Déesse-Mère, non.

Hélène: Ce mythe a été lancé entre autres par Robert Graves...

Jean Loïc: En effet, Robert Graves a fait partie de ceux qui y ont fortement contribué, à la suite d'Evans. Robert Graves a commencé à être diffusé auprès d'un large public, mais un « petit grand public ». Le mythe est devenu très populaire avec les mouvements féministes américains, comme Évelyn Reed, qui a été repris par les féministes françaises¹⁵. En particulier le gros livre de Marija Gimbutas, qui a été traduit en français par *Les Éditions Des Femmes* sur la Déesse-Mère. Un très beau livre préfacé par Jean Guilaïne, passionnant parce qu'il y a une énorme documentation, qui nous prendrait des années à retrouver. Le livre est passionnant parce que Marija Gimbutas est une véritable archéologue, et une vraie mythologue. Sauf que sa thèse globale, qui englobe toutes ces données très disparates, donne une conclusion explicative simple: qu'il y aurait eu un matriarcat, qui a été détruit par le patriarcat et qu'on en trouve des traces dans l'archéologie, la mythologie, etc. Ce qui est contestable.

On peut dire la même chose de certains chercheurs qui à travers le monde ont pris un matériau extrêmement disparate, comme Mircea Eliade, ou Jung, ou Gilbert Durand, qui ont sélectionné des éléments du monde entier très disparates, et qui en tirent des conclusions universalistes.

15 Voir en particulier Françoise d'Eaubonne, 1976, *Les Femmes avant le patriarcat*, Paris: Payot, 239 p. Le livre d'Evelyn Reed *Woman's evolution from matriarchal clan to patriarchal family*, publié en 1975, a été traduit en français en 1980 sous le titre *Féminisme et anthropologie*, Paris: Pathfinder Press, xviii-491 p.

Groupe de voix: Mircea Eliade?

Jean Loïc: Si je donne mon opinion sur Mircea Eliade ou Jung, cela va vous paraître excessif parce que je n'aurai pas le temps de la justifier. C'est un imposteur, ce n'est pas un scientifique, c'est quelqu'un de comparable à Freud parce qu'il est créateur d'une religion contemporaine.

Il se sert de matériel qui existe, le ramasse et avec, produit un discours. Le matériel existe, mais il faut se méfier du discours qui a toutes les apparences d'une grande érudition. Je me suis moi-même fait avoir: lorsque vous lisez Mircea Eliade vous avez l'impression qu'il a tout lu et dans toutes les langues. Vous allez chez votre libraire, vous vous intéressez aux mythes, il va vous proposer Mircea Eliade. Dans toutes les librairies, la mythologie se trouve au rayon « ésotérisme » et vous allez y trouver Mircea Eliade, Gilbert Durand, Carl Gustav Jung et Marie-Louise Von Franz: se sont tous, pour moi, des imposteurs.

Je n'ai pas le temps de vous le démontrer, mais je vais juste vous donner un exemple pour Mircea Eliade: Le *Traité de l'histoire des religions*. Un petit livre très pratique dans lequel il fait le tour des grands thèmes mythiques, par exemple « Le déluge »... Il y a plus de notes de bas de page que de textes, vous êtes submergés par une érudition folle et il vous donne une conclusion à laquelle vous croyez.

Mais je vous donne l'exemple: à l'entrée «Omphalos», qui en Grèce veut dire «le centre du monde», une pierre particulière qui était considérée comme le centre du monde. Cela existe aussi chez les Celtes ou dans d'autres peuples: les gens montrent un lieu en disant: « Ici c'est le centre du monde. » Mircea Eliade prétend que c'est universel. Un grand universel de l'*homo religiosus*, un archétype si on parle comme Jung. Je savais que cela existait pour la Grèce et le monde celtique, et en lisant Eliade, je découvre que cela semble exister aussi pour le monde germanique et l'Afrique. L'Afrique m'intéresse, donc je me dis: «Tiens je ne savais pas», et je me demande quelles sont ses sources, je cherche dans les notes... (mais qui lit les notes? Personne à part des malades comme moi!) Je vois qu'il cite un article d'un certain Steindorf, paru dans une revue d'égyptologie difficile à trouver. Je finis par dégouter la revue, et je m'aperçois que l'article auquel Eliade fait référence pour l'Afrique ne concerne que l'Égypte, et surtout que cet article s'intitule: «Le prétendu Omphalos de Napata» (une localité d'Égypte). En réalité, cet article démontre que ce prétendu Omphalos n'en est pas un!¹⁶

Mircea Eliade venait de Roumanie, où il a participé à la Garde de fer. Il adulait son maître Nae Inoescu, idéologue de cette sinistre légion antisémite dont il fut un compagnon de route — chose qu'il n'a jamais reniée — et il fut arrêté en 1938 avec les chefs de ce groupe. Il est passé par le Portugal où il a écrit une apologie de Salazar. Il arrive en France après la guerre, et cherche à se refaire une virginité politique. Alors il a la chance que Dumézil,

16 Georg Steindorff Georg 1938, « The so-called omphalos of Napata », *Journal of Egyptian Archaeology*, 24, p. 147-156.

homme sympathique, veuille bien ne reconnaître en lui qu'un collègue, et lui trouve un poste au Musée de l'Homme. Là, Mircea Eliade a accès aux gigantesques fichiers de la bibliothèque du Musée, et c'est là qu'il a rédigé son *Traité des religions*. Tu prends la fiche « Omphalos », tu la recopies, tu n'as pas besoin de lire le texte, et tant pis s'il dit le contraire de ce que tu prétends... Hélas, bien rares sont les lecteurs qui vont vérifier ce qu'écrit Mircea Eliade.

Il est supposé être spécialiste de l'Inde, mais tous les érudits disent que ses traductions sont mauvaises et ses interprétations sollicitées...

Et quelle est sa thèse? Que le seul humain intéressant serait l'*homo religiosus*, celui qui est relié au sacré, à la nature, et que tout cela a été perdu à cause de l'arrivée du judaïsme et du christianisme qui ont introduit l'histoire dans la religion. En gros, si ça va mal, c'est à cause des sémites.

Si cela vous intéresse, lisez Daniel Dubuisson qui a écrit plusieurs livres sur le sujet, avec un argumentaire extrêmement développé¹⁷.

Voix du public: et Dumézil?

Jean-Loïc : Dumézil, c'est un roc. C'est l'opposé!

Fin de cette journée passionnante !

17 Voir par exemple Daniel Dubuisson 1995, «L'ésotérisme fascisant de Mircea Eliade.» *Actes de la recherche en sciences sociales*, 106: 42-51. — 2000, «Mircea Eliade ou l'oubli de la Shoah.» *Gradhiva*, 28: 61-66. — 2005, *Impostures et pseudo-sciences. L'œuvre de Mircea Eliade*, Villeneuve-d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion, 210 p.